

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 16.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 21 AVRIL 1881

## AVIS IMPORTANT

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMI pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : " Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : " Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arriérés et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir.

## LES HOMMES DE 37 - 38

Révélation faite en prison par le Dr Brien, le faux ami du noble de Lorimier.

(Suite et fin.)

Prison de Montréal, nov. 1838.

Avant de partir il parut entretenir des craintes pour les dames et pour la propriété qu'il laissait et il proposa que je restasse à la maison pour prendre soin de ses biens; je refusai en donnant pour excuse la position dangereuse que j'occupais comme rebelle, attendu que je ne pouvais abandonner le corps principal; mais je lui assurai que personne ne serait inquiété chez lui et je leur conseillai d'envoyer les membres de sa famille qu'il voulait voir hors de l'atteinte de leurs ennemis, à Lachine ou chez le Dr Mount, à la Pointe-Claire. Il me remercia et nous partîmes environ deux heures après. Avant de partir je reçus dix piastres de M. Brown, pour payer pour lui à un homme à qui le domestique de M. Brown avait enlevé un fusil. Depuis j'ai remis l'argent n'ayant pas trouvé la personne à qui il était dû.

Les hommes de St-Thimothé et de Beauharnois arrivèrent quelques minutes avant notre départ et j'ai eu beaucoup de peine à empêcher que les domestiques de M. Ellice fussent maltraités, pour avoir

pendant l'action lié quelques rebelles. On me demanda de monter dans la voiture avec M. Ellice et le cocher; j'y consentis et je laissai les gens de l'escorte en arrière.

En arrivant à Chateaugay je les installai chez madame Duquette et je demandai à ceux qui étaient armés et assemblés, ainsi qu'aux gens de la maison de les traiter avec bonté. Les prisonniers me demandèrent s'ils pouvaient écrire à leurs familles respectives; je répondis dans l'affirmative; mais ceux des nôtres qui virent ce qui se passait s'y opposèrent et me firent des menaces. Dalton, fils, Rochon, le charretier, ont montré le plus de violence. Je réussis à faire expédier les lettres après que Dalton les eût lues. Je refusai de les lire au peuple et je soutins qu'il était honteux de pousser les exigences jusqu'à ce point. Nous remontrâmes dans les voitures, mais on s'opposa à notre départ parce que Fenny, le cocher (domestique de M. Brown) reçut la permission de revenir avec nous. Je leur dis que nous n'avions jamais eu l'intention de faire le cocher prisonnier et que bien qu'il fût à Chateaugay, il n'y était que pour conduire la voiture de son maître. Après quelques minutes de consultation pendant lesquelles Rochon me menaça de ses armes j'eus la liberté de retourner à Ste-Martine.

En arrivant à la maison d'un nommé Louis Dumouchelle, je pris un verre de whisky, j'engageai les gens à laisser Fenny retourner en paix à Beauharnois et je pris une autre voiture. En arrivant à Ste-Martine je dis à Brazeau que comme j'avais été engagé dans l'expédition de Beauharnois malgré moi, j'avais résolu de quitter la province pour ne pas être impliqué dans les troubles ultérieurs. Je l'engageai à faire de même et il y consentit. Je l'envoyai trouver Henderson chez Grandbois pour solliciter de lui la faveur de nous faire traverser les lignes et les différents postes de volontaires. Henderson consentit avec le plus grand plaisir.

En même temps vint un nommé Amable Duquette, beau-frère de Brazeau, à qui je représentai l'énormité de la faute qu'il avait commise. Il était capitaine et avait fait preuve de beaucoup de dévouement. Je lui dis qu'il ferait mieux de venir avec nous, que je lui paierais ses frais de voyage aux États-Unis tant que j'aurais de l'argent. Il envoya sa femme chez son père et nous partîmes sans attendre Henderson qui était lent à venir. C'était le dimanche, 4 novembre; il pleuvait et nous fûmes fatigués avant d'être rendus loin. La nuit nous surprit à trois milles du village, dans le bois, et nous résolûmes de retourner coucher chez Brazeau. Le lendemain matin (lundi) nous partîmes de chez Brazeau à quatre heures, nous traversâmes la rivière anglaise chez Duquette et nous nous rendîmes à environ six milles dans les bois. Duquette se décida alors à nous quitter. Brazeau retourna avec lui et je restai seul dans une grande forêt. J'allai à l'aventure, pendant quelque temps, découragé. Je voulais retourner sur mes pas jusqu'à Ste-Martine. En voulant traverser un chemin, je fus reçu, à une courte distance, par le major Campbell qui me fit prisonnier.

Après ce récit des aventures qui me sont personnelles, je dois dire qu'il y a

des armes, des canons et des fusils répandus le long de la rivière Chambly; Malhiot et Beausoleil me l'ont assuré. Le premier m'a avoué, dans une conversation amicale, qu'on en avait introduit la plus forte partie par eau, après la prise du canon de fer à Moore's Cornor. Malhiot est celui qui conduisait le wagon qui fut pris. Il parvint à s'échapper avec les chevaux. Dans le mois de juillet il y avait des dépôts d'armes à Swanton chez un nommé Caine; chez un nommé Sarliten, officier de douane à St-Albans; à Whitehall dans la maison d'un nommé Reynois, aubergiste, d'origine canadienne; à Plattsburgh, chez un nommé Brock (le père) et dans la plupart des petites villes situées sur le littoral du lac Champlain. L'endroit où la plupart des souscriptions ont été faites est Montpellier, capitale du Vermont, où un seul avocat—un jeune homme—a donné quatre cents piastres et a négligé ses propres affaires pour obtenir des armes. Desmarais, de Saint-Jean, a été nommé trésorier de l'association. Le jeune Ducharme, de Lachine, m'a dit que lorsqu'il a apporté l'argent qui avait été perçu à la Pointe-Claire, à Lachine et ailleurs il y avait quatre mille piastres entre les mains du trésorier. Beaucoup d'argent a été expédié de Montréal. Je ne puis nommer que L'Espérance, un jeune homme qui, ainsi qu'on me l'a assuré, avait envoyé deux ou trois cents piastres.

Je devrais rappeler un fait qui a eu lieu l'an dernier.\*\*\*\*\* a appris à Nelson et à Beausoleil qu'il pouvait envoyer mille cinq cent louis si c'était nécessaire. Le Dr Vallée a refusé de voir le messenger de Nelson et refusa de fournir de l'argent, comme Nelson me l'a dit.

Je termine ici ma déposition. J'ose dire que j'ai omis beaucoup de choses qui sont venues à ma connaissance et que je ne puis me rappeler en ce moment.

P. S.—Une partie des barils de poudre et de cartouches pris à Beauharnois étaient déposés chez Brazeau; le reste est resté chez Dumouchelle. J'ai compris, par ce que m'a dit James Mahen, que Chevalier de Lorimier, N. P., est allé au Camp de Baker, à Ste-Martine, pour encourager les gens à rester fermes. J'étais alors prisonnier. Louis Mahen, maintenant en prison, peut donner des renseignements sur ce sujet.

## BIOGRAPHIE

MGR CHARLES-FÉLIX CAZEAU

L'Église du Canada vient de perdre un de ses prélats les plus distingués, la société un de ses membres les plus utiles, une foule de familles un protecteur et un bienfaiteur.

Il n'y a guère plus d'un an que la ville de Québec, et l'on peut dire tout le diocèse, célébraient avec bonheur le cinquantième anniversaire du sacerdoce de Mgr Cazeau. La presse a été remplie du récit des fêtes touchantes qui, pendant une quinzaine, exprimèrent la joie et les sympathies de toutes nos populations.

Déjà, immédiatement après ces pieuses réjouissances, l'excellent et vénérable prélat avait failli être enlevé à sa famille et à ses nombreux amis. Son retour à la

santé les avait remplis de joie, et l'on eût dit que depuis ce temps, il s'occupait surtout à les rassurer, car jamais il n'avait manifesté les plus belles qualités de son caractère avec plus de charme, jamais sa conversation n'avait été plus aimable ni plus enjouée, jamais sa sollicitude, son affection si tendre pour ceux qui l'entouraient n'avaient été plus remarquables que pendant les derniers mois de son existence.

Il y a à peine un mois qu'il allait bénir à Montréal le mariage d'une de ses petites nièces, et, comme s'il eût prévu sa fin prochaine, il s'empressait de faire visite à plusieurs communautés religieuses et à plusieurs familles qui lui étaient chères.

Cependant, il paraissait depuis son retour encore plein de vigueur, rien ne pouvait faire supposer qu'il allait succomber si promptement, et dimanche, le 20 février, au Bon-Pasteur, il passait toute la journée dans l'exercice le plus laborieux de son ministère, et faisait une instruction sur sa vertu de prédilection : la charité.

Lundi matin, il tombait frappé de la cruelle attaque qui devait résister à tous les secours de l'art, aux soins les plus diligents et les plus affectueux; jeudi, en présence de Monseigneur l'Archevêque, trop ému pour les lui administrer lui-même, il recevait de Mgr de Chicoutimi les derniers sacrements, et samedi, à une heure du matin, il terminait doucement et au milieu des marques de la plus vive piété, une des plus belles et des plus utiles carrières.

Depuis 1825, époque où il fut appelé comme sous-secrétaire auprès du grand évêque Plessis, Mgr Cazeau a été intimement lié à l'administration de ce diocèse, sous six évêques consécutifs. Mgrs Plessis, Panet, Signay, Turgeon, Baillargeon et Taschereau. Il a été l'écrivain habile et discret, le conseiller sage et charitable, le négociateur prudent et heureux, à qui revient une très large part du bien qui s'est opéré au Canada pour la plus grande gloire de la religion et le plus grand bonheur des peuples. Il a vu se former tous ces diocèses, s'élever presque tous ces collèges, toutes ces communautés religieuses qui ornent la vaste étendue de la Confédération canadienne, il a vu se développer les rapports, si gênés, si incertains dans le principe, de l'Église avec l'État, il a vu s'étendre notre organisation paroissiale, notre système d'éducation, sous une législation souvent renouvelée; et de tout cela il eût certainement pu dire si sa modestie ne l'en eût empêché : *quorum pars magna fui*.

Ses rapports intimes avec tous nos hommes publics, l'amitié même très étroite qui le liait avec un grand nombre d'entre eux, les Morin, les Caron, les Parent, les Bédard, les Cartier, ont servi plus d'une fois les intérêts de l'Église et ceux de la société. Que de difficultés ont été écartées avec son esprit conciliant, par son tact exquis, par sa profonde connaissance des hommes et des choses. Certes il avait beaucoup lu, beaucoup étudié, mais il avait mieux que la science, il avait l'initiative. Il avait ces mouvements généreux du cœur, ces vives et sereines clartés d'une âme pure et élevée, qui sont des guides si infaillibles dans les circonstances difficiles. Fidèle jusqu'au dévouement et à l'abnégation envers ses amis, charitable et bienveillant envers ses adversaires—je

ne dis pas ses ennemis, car il est douteux qu'il en eût jamais,—il marchait dans la vie, soutenu d'un côté par le devoir dont il fut l'esclave peut-être même le martyr, de l'autre par l'amitié, par la charité. Nul ne pratiqua si bien ce conseil que redisait sans cesse l'ami privilégié du Sauveur : *Mes petits enfants aimez-vous les uns les autres.*

La vie publique de Mgr Cazeau—il serait bien étonné de s'entendre parler ainsi—fait déjà partie de l'histoire, et si un journaliste protestant, dans un accès de mauvaise humeur, l'a appelé le cardinal Antonelli du Canada, nul du moins ne contestera sa large part d'influence dans la direction de nos affaires. Nul non plus n'osera mettre en doute la vivacité de son patriotisme, la sincérité de toutes ses démarches, la fermeté de ses convictions.

Quatre fois administrateur du diocèse, et toujours l'ami et le conseiller de nos évêques, il a depuis sa première jeunesse partagé dans une mesure toujours croissante le lourd fardeau de l'épiscopat. Mgr Plessis avait discerné, et au collège de St. Roch et dans celui de Nicolet (deux maisons qui lui étaient bien chères) les talents et les aptitudes précieuses du pieux et aimable écolier, et lorsqu'il lui fut présenté pour son entrée au Grand séminaire, il l'attacha à sa personne comme sous-secrétaire, avant même qu'il eût revêtu l'habit ecclésiastique.

Quelle longue et heureuse expérience que celle acquise pendant ces cinquante-six années passées dans la compagnie des hommes les plus marquants du clergé et de la société ! Quelle prodigieuse quantité de travaux et de démarches accomplis toujours avec zèle, avec discernement, sérénité !

Malgré sa tâche de plus en plus laborieuse, malgré ses fonctions si difficiles, il se consacra avec zèle à l'exercice du ministère sacerdotal dont il prenait une large part, et il se dévoua toujours à quelque œuvre spéciale et surrogatoire que son immense activité conduisait à bonne fin. De 1830 à 1849, il fut le chapelain de la Congrégation des hommes à Québec, tâche qu'il cumulait avec celle de secrétaire du diocèse.

Nommé vicaire-général en 1850, il ajouta à cette charge, dès l'année 1856, celle de la direction de l'Asile du Bon-Pasteur, à la fondation duquel il avait grandement contribué et qui depuis ce temps a été son œuvre de prédilection.

Dans l'intervalle (1847) une grande calamité publique avait fait surgir pour lui une œuvre bien chère à son cœur et lui avait donné une famille nombreuse. L'émigration irlandaise était décimée sur nos rives par l'épidémie qu'elle apportait avec elle. Dans le diocèse de Québec seulement—sans compter ceux de Montréal et du Haut-Canada—pas moins de 42 prêtres se dévouèrent à administrer les secours spirituels à ces malheureux, soit à la quarantaine soit à l'hôpital de Marine ; un grand nombre contractèrent la contagion et cinq y succombèrent. Mgr Cazeau se distingua alors par son zèle à secourir les nombreux orphelins laissés sans ressources sous un ciel étranger. Il fut pour eux avec d'autres prêtres zélés une seconde providence. Il s'occupa activement à les placer, en adopta pour ainsi dire lui-même un grand nombre auxquels il resta d'autant plus attaché qu'il avait ce faible des âmes délicates d'aimer de plus en plus ses protégés, et cela en proportion des bienfaits qu'il leur avait prodigués.

Il a suivi tous ces enfants adoptifs, comme il aimait à les appeler, dans toutes leurs carrières diverses, et Dieu seul connaît les efforts qu'il a faits, les démarches auxquelles il s'est assujéti, les sacrifices qu'il s'est imposés pour leur venir en aide. Le trait suivant, que je traduis de la partie anglaise de la brochure publiée au sujet du *jubilé sacerdotal de Mgr Cazeau*, est un exemple entre mille de sa sollicitude constante pour ses protégés.

“Lorsque la conversation se portait, dit l'écrivain qui paraît avoir été dans l'intimité du prélat, sur les événements de 1847, qui pourrait oublier avec quel orgueil et quelle tendresse paternelle, il

nommait l'un après l'autre ses enfants adeptifs ? Ce petit garçon est maintenant un prêtre, disait-il, cette jeune fille est maintenant une religieuse, ceux-ci sont des pères ou des mères de familles, de bonnes familles craignant Dieu et pratiquant la vertu ! Un incident qui s'est produit, il y a peu de temps, mais qui n'est qu'un trait entre mille est si caractéristique que nous ne pouvons résister au plaisir de le raconter.”

La petite Hélène, comme beaucoup d'autres de ses protégés, avait suivi ses conseils évangéliques ; elle était entrée en religion. Dans un de nos rudes hivers, la pauvre enfant était étendue sur son lit de douleur, à Lachine, lorsqu'elle exprima le désir de voir encore une fois son bienfaiteur. En apprenant cette nouvelle, Mgr Cazeau partit de suite, malgré son âge, la distance et la rigueur de la saison, afin de se rendre à la demande de la pauvre petite sœur de Ste-Anne : tout commentaire est inutile.

Dans le voyage qu'il fit à Montréal, il y a si peu de temps, le vénérable prélat eut le plaisir de visiter une de ses protégées, religieuse au couvent de la Congrégation, et ce ne fut pas là une des moindres joies de cette courte promenade si voisine de sa dernière heure.

Indépendamment de cette famille recueillie à l'époque de la grande épidémie de 1847, le saint prélat avait encore dans toutes les classes de la société des obligés, des protégés qu'il n'abandonnait jamais dans leur malheur, ne tenant compte de leurs fautes que pour les aimer davantage et tâcher de les retirer de les embarras où elle auraient pu les mettre. Son influence, ses relations sociales étaient constamment exploitées au profit de sa charité et de sa bienveillance, et s'il était l'ami et le commensal des grands de ce monde, il était encore plus l'ami et le protecteur des pauvres et des déshérités.

Un cœur ainsi fait devait compatir surtout à la plus terrible des infortunes humaines, et s'éprendre de la plus belle des œuvres de charité, la réhabilitation des femmes déchues. Aussi, l'œuvre du Bon Pasteur fut-elle, comme je l'ai dit plus haut, son œuvre de prédilection. Peut-être n'a-t-il jamais éprouvé une plus grande jouissance littéraire qu'en lisant l'aimable sermon, prêché à Ottawa, par le regretté Mgr Conroy, sur cette sainte et miséricordieuse institution. Les pensées vraiment chrétiennes, les sentiments à la fois délicats et sublimes si bien exprimés par l'illustre délégué du Saint-Siège, étaient bien les pensées et les sentiments de Mgr Carau ; car, pendant vingt cinq ans, il a travaillé à les faire valoir et à les inspirer aux autres.

La maison du Bon Pasteur a été fondée en 1850, par Mde veuve F. V. Roy, qui, cette année, réunit autour d'elle quelques femmes pieuses dévouées à cette œuvre de rédemption.

“La communauté proprement dite fut fondée en 1856 ; le R. P. Saché, S.J., en avait été le premier directeur, puis l'éminent écrivain à qui nous devons une si belle *Histoire du Canada* (M. l'abbé Ferland), en fut le chapelain jusqu'au moment où il fut remplacé par Mgr Cazeau.

“Depuis cette époque, le Bon Pasteur a pris de grands développements, et d'autres œuvres se sont ajoutées à l'œuvre première et principale.

“La maison où la communauté fut d'abord constituée n'est plus qu'une petite partie du vaste édifice. C'est là que se trouvent les appartements du chapelain. Une chapelle a été construite : un édifice a été élevé pour l'École de Réforme que le gouvernement a confiée aux Sœurs dans l'année 1880 ; une école élémentaire et plus tard une école académique ont été ajoutées à l'établissement ; enfin, pas moins de dix couvents ont été établis dans les paroisses du diocèse où l'enseignement est donné par les Sœurs du Bon Pasteur.”

Autant le zélé prélat avait été heureux et fier de tous ces progrès, autant il fut effrayé et consterné lorsqu'en 1876, un de ces terribles incendies qui ont si souvent ravagé notre ville, faillit détruire les grands édifices élevés au prix de tant de labeurs.

Le faubourg St-Louis n'était déjà qu'une masse de feu, et les flammes allaient envahir le couvent du Bon Pasteur. “Ah ! dit-il lui-même en ce moment, j'ai senti mon cœur se briser, et j'allais m'éloigner, car je sentais que mes forces me quittaient, mais pouvais-je abandonner ma famille religieuse ? Je suis donc revenu vers mes enfants.” Il fut le premier et l'un des plus courageux parmi ceux qui, au péril de leurs jours, cherchèrent à arrêter les progrès de l'incendie. Un pauvre homme, un de ses orphelins de 1847, qui n'avait cru pouvoir mieux prouver sa reconnaissance qu'en travaillant lui aussi à sauver l'édifice, et qui s'était brûlé assez sérieusement, fut pendant quelque temps sous ses soins.

Ce fut dans cet asile chéri que commencèrent, comme on le sait, les fêtes de ses noces d'or, ce furent les bonnes religieuses qui en préparèrent et imprimèrent elles-mêmes le compte-rendu, c'est à l'une d'elles que l'on doit un des meilleurs portraits en pied de cet homme vraiment bon et grand dans sa simplicité et son humilité, c'est là qu'il est mort entouré de tous les secours de la religion, des soins les plus habiles et les plus affectueux ; c'est à qu'il a voulu reposer au milieu des servantes de Dieu et des pauvres créatures rachetées par leurs sacrifices.

La veille du jour où il fut frappé par la maladie qui le ravit à tant et de si saintes affections, il disait dans la conversation à un de ses amis : “Il me semble que je dormirais bien dans le cimetière du Bon-Pasteur.”

On ignorait alors qu'il l'eût demandé comme une faveur dans ses dernières volontés. Ce trait d'humilité chrétienne rappelle celui de M. de Saffray de Mézy, gouverneur de la Nouvelle-France sous la domination française, qui demanda à être inhumé dans le cimetière des pauvres de l'hôtel-Dieu.

Les honneurs qui depuis quelques années semblaient le rechercher autant qu'il les avait fuis, les touchantes démonstrations de l'année dernière inquiétaient sa conscience timorée encore malgré sa grande expérience de la vie, et il se les reprochait comme des fautes. S'il les avait acceptées, c'était surtout pour ne pas blesser ceux qui les lui offraient ni contrarier ses amis. “J'ai été bien confus, disait-il au sujet de son jubilé sacerdotal, de tous ces honneurs. Ah ! si l'on connaissait mon mérite aux yeux de Dieu, on ne m'accorderait pas tant d'éloges.”

Appelé par le Souverain Pontife Pie IX à la dignité de Prélat domestique (1875) il avait droit au titre d'Excellence et à des armes ; nommé chanoine honoraire de la célèbre cathédrale d'Aquinia, honneur qui lui fut conféré par son ami, Mgr Persico, il avait droit à la mitre et à d'autres insignes ; de tout cela il ne voulut accepter que l'écusson qui lui fut pour ainsi dire imposé par ses amis. Sa devise “*Recte et Misericorditer*” peignait l'homme mieux que tout ce que je pourrais dire. Jamais on ne fut à la fois plus juste et plus miséricordieux.

Dans ses derniers moments, quelqu'un à qui il s'informait d'une affaire importante, car il avait par intervalles toute sa lucidité, voire toute sa sénéité d'esprit, et qui lui dit : “Monseigneur, je ferai comme vous feriez vous-même, je serai du côté de la miséricorde,” reçut cette réponse : “C'est très-bien, mon cher, si vous le pouvez, mais il faut aussi la justice.”

Les bornes de cette notice nécrologique ne permettent pas de rappeler tous les traits d'honneur de sa vie, ni même toutes ses actions importantes ; mais je ne saurais terminer sans mentionner la part qu'il a prise dans les démarches qui furent faites pour venir au secours des malheureux, lors de toutes les terribles catastrophes, épidémies ou incendies qui, à tant de reprises, désolèrent notre ville vouée, il semble, à toutes les épreuves, et le courage qu'il montra lorsque dans une émeute, à la suite d'une élection, il se rendit au milieu des combattants dont plusieurs étaient déjà gravement blessés, l'un d'eux même mortellement.

Il convient aussi de parler de son

amour pour sa famille, pour sa vieille mère dont il était pour bien dire le *Benjamin*—elle avait cinquante ans lorsqu'il vint au monde, la veille de Noël 1806—et deux ans plus tard elle restait veuve avec plusieurs enfants ; pour ses dignes sœurs dont une a la douleur de lui survivre, pour son frère, homme vénérable qui s'était voué à la carrière de l'enseignement laïque encore plus ingrate alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, pour ses neveux et ses nièces, pour ses nombreux parents qu'il aimait toujours à nommer : car sans avoir jamais pu être accusé de népotisme, il tenait un juste compte des relations de parents comme de toutes les autres relations sociales.

Comment aussi ne point rappeler sa conversation si gaie, si spirituelle, si charmante, sa parole si gracieuse, si onctueuse dans la prédication, et dans ses allocutions si fréquentes dans les réunions, les concours littéraires, les séances académiques, allocutions toujours si heureuses et si bien accueillies ? C'était presque chez lui une spécialité !

Comment aussi ne rien dire de sa correspondance si active, si enjouée, si pleine de grâce et de bienveillance, véritable modèle du genre épistolaire dans ce qu'il y a de plus naturel et plus expansif ? Comment enfin ne point mentionner cette intimité, cette aisance parfaite qui l'accompagnait dans les salons des grands et qui ne l'abandonnait ni dans les réduits de l'intelligent, ni dans le cachot du prisonnier ? Comment enfin ne rien dire de cette ampleur d'esprit et de manières, de cette véritable jeunesse d'esprit et de cœur qui nous avait fait espérer à tous qu'il nous survivrait comme il avait survécu à la plupart de ses contemporains.

Les membres du clergé, les dignitaires pour qui il a toujours fait preuve du plus grand respect, même lorsqu'ils avaient été ses élèves, les jeunes lévites qu'il traitait avec une aménité plutôt fraternelle que paternelle, les grands qu'il savait à la fois charmer et édifier, les pauvres qu'il avait secourus et consolés, les hommes graves et savants qui savaient l'apprécier, les petits enfants qu'il laissait si facilement s'approcher de lui, les Canadiens-Français qu'il a tant aimés et dont il a été un des types les plus remarquables, les Irlandais catholiques dont il s'était fait le patron et le protecteur tout particulier, les protestants qu'il avait toujours traités avec tant d'égards et de charité et dont il avait su s'acquérir l'estime, tout le monde dans notre pays et beaucoup d'hommes distingués à l'étranger, regretteront longtemps Mgr Cazeau, et tous diront d'un commun accord : *pertransiit benefaciendo.*

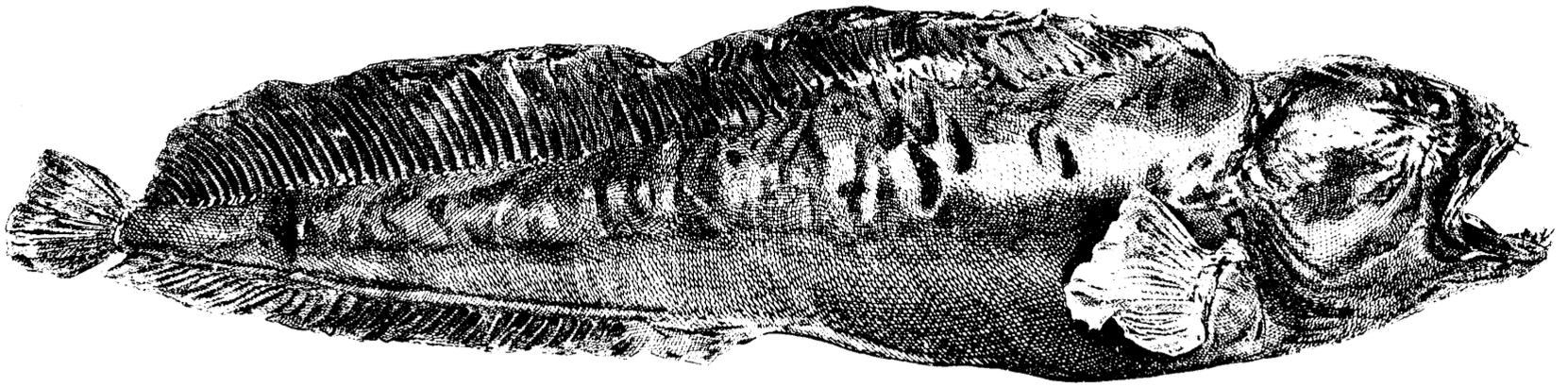
Dans l'humble cimetière du Bon Pasteur, dort maintenant du long sommeil un des hommes les plus vigilants, les plus intelligents, les plus aimables et les plus dignes que Québec ait jamais possédés. Prions pour lui qui nous a tant aimés, ou plutôt prions-le pour nous !

P. C.

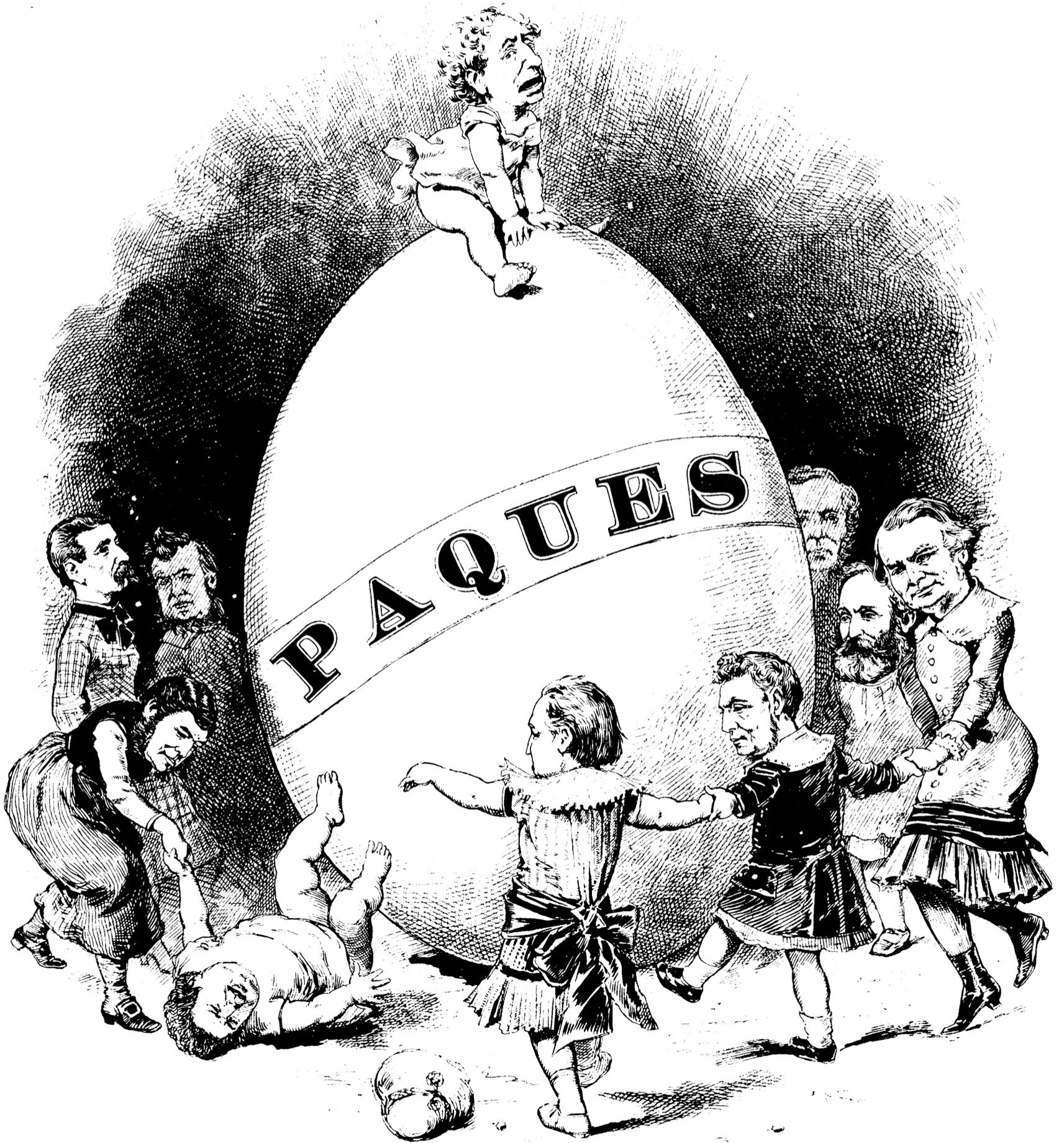
Québec, 1er mars 1881.

Voici les prédictions de l'astrologue Vennor pour le mois d'avril. La navigation du Saint-Laurent s'ouvrira vers le 11, et le premier vapeur arrivera probablement vers le 17 ou le 18. Le temps sera très tempétueux dans les provinces maritimes, vers le 20. Cette tempête se terminera par des orages accompagnés de tonnerre, le 24 et le 25. Il y aura probablement des tempêtes de neige dans l'extrême ouest, le 25 et le 26. La fin du mois sera froide et humide, mais, en général le mois d'avril sera aussi beau que le mois de mai.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



POISSON-LOUP



UNE DANSE AUTOUR DE L'ŒUF DE PAQUES

### "LES FLEURS BORÉALES"

Le livre de M. Fréchette qui vient de paraître à Paris commence à faire du bruit. Voici ce qu'en dit la *Civilisation* du 25 mars :

*Les Fleurs Boréales, Les Oiseaux de Neiges*, poésies canadiennes, couronnées par l'Académie française, par M. Louis Fréchette, ancien membre du parlement canadien. (Rouveyre, un très beau volume in-18 Jésus de 264 pages, avec le portrait de l'auteur.) Qui ne connaît à Paris le nom de ce poète d'élite, dont l'harmonieux talent vibre avec une grâce si française? Ce beau livre est plein de suaves mélodies, de virils élans, d'exquises réminiscences, est recherché déjà par tous ceux d'entre nous qui aiment les nobles pensées, le langage pur et élevé, la poésie qui plane, charme et console; par tous ceux qui gardent à la noble terre canadienne un fraternel souvenir. Que le poète veuille bien recevoir la vive expression de notre sympathie et de notre admiration.

### "NOUVELLE GERBE"

On nous a adressé de France un charmant volume de vers intitulé : *Nouvelle Gerbe*; il est signé Raoul Bonnery, un nom déjà connu des lecteurs de L'OPINION PUBLIQUE. Nous avons lu avec plaisir ce livre rempli de souvenirs intimes, de belles pensées et de suaves mélodies. L'auteur est évidemment une de ces âmes d'élite qui vibrent à tous les grands sentiments, et qui ont reçu le rare talent de communiquer aux autres les impressions qu'ils ressentent. Aux nobles élans patriotiques, M. Bonnery mêle les aspirations saines et viriles d'une âme droite, et les douces émotions d'un cœur sensible. C'est avec une agréable surprise que nous avons, dans la *Nouvelle Gerbe*, trouvé deux fois le nom de M. Louis Fréchette, à qui le poète dédie deux de ses plus jolis sonnets.

### "DERNIÈRE JOUCHÉE"

Ceci est un petit opuscule d'un autre poète, que la *Revue de Montréal* a déjà fait connaître au Canada. M. Eutrope Lambert est un aimable poète qui se complait à ciseler de jolis bijoux et à tresser de charmantes petites guirlandes. Sa *Dernière Jouchée*—ce ne seront certainement pas ses derniers vers—se compose de plusieurs petites pièces d'une facture très délicate. En voici la dernière :

#### LE DOLMEN DE "GARDE-ÉPÉE"

Pour arrêter l'élan des légions romaines,  
Les Gaulois sont venus mourir sur ce plateau;  
Et vaincu mais gardant son glaive et son man-  
[teau,  
Leur vieux chef s'est couché sous ces pierres hau-  
[taines.

Depuis lors, dominant leurs verdoyantes plaines  
Qui déroulent au loin un magique tableau,  
Le sol, qui porte encor l'héroïque tombeau,  
A conservé l'aspect des époques lointaines.

Des chênes et des pins, de vieillesse accablés,  
Laisent pendre bien bas leurs rameaux ébranlés,  
Ainsi qu'au jour maudit de la sombre épopée;

Le temps n'a pas détruit l'âpreté des douleurs;  
La ronce pour toujours a remplacé les fleurs;  
Et la charrue hésite où travailla l'épée....

### "LAISSEZ-MOI DORMIR"

Tel est le titre d'une romance des plus touchantes, composée par M. Fréchette, à l'occasion de la mort de madame Jehin Prume. Cette romance a été inspirée à notre poète national par les dernières paroles de l'éminente artiste : *Laissez-moi dormir*. Voici le premier verset :

Laissez-moi dormir : la nuit tombe ;  
Voici le soir silencieux.  
Déjà le sommeil de la tombe  
Pose son voile sur mes yeux.  
Je vais partir ;—à ceux que j'aime  
Ma lèvre, que je sens blémir,  
A donné le baiser suprême....  
Laissez-moi dormir !

La musique, admirablement appropriée aux paroles, est destinée à devenir exces-

sivement populaire. Cette magnifique romance, ornée d'un portrait lithographié de Mme Prume, est éditée par M. Damasse Olivier, 191, rue St-Jacques, Montréal, seule personne autorisée à exploiter l'ouvrage.  
*Laissez-moi dormir* se vend 50 cents.

### LE HEROS DE 1812

L'inauguration de la statue de DeSalaberry aura lieu dans le mois de juin prochain. Le programme de la fête est très brillant; il y aura revue militaire, discours, banquet, procession et le soir illumination du vieux fort, des îles, etc., etc. Les listes de souscriptions sont ouvertes chez MM. Laviolette & Nelson, au coin des rues Notre-Dame et St. Gabriel. Nous espérons que nos compatriotes se feront un devoir de porter leur obole. Il faut que cette fête soit digne du héros de Chateauguay et de la race canadienne-française.

### NOS GRAVURES

#### Poisson-Loup

Ainsi appelé à cause de ses instincts et de son apparence. On le trouve dans les mers du nord; il atteint jusqu'à huit et neuf pieds de longueur. Il a une tête énorme munie de bonnes dents dont il sait faire usage. On le trouve sur les marchés au poisson de Londres, car il est bon à manger.

#### La danse autour de l'œuf de Pâques

Ce n'est pas une danse de sorciers, mais de ministres que nos lecteurs reconnaîtront facilement. On remarquera l'accident arrivé au président du conseil. Il est imprudent aussi, sa taille et son poids devraient l'empêcher de prendre part à certains jeux trop violents. C'est une chance encore qu'il n'ait pas eu l'idée de grimper comme sir John sur le sommet de l'œuf. Quelle omelette on aurait vu!

#### Alexandre III

Le nouveau czar, Alexandre III Alexandrowich, était grand-duc héritier depuis la mort de son frère aîné, mort à Nice, et dont tous les touristes connaissent la sépulture. Né en 1845, il a épousé la princesse Dagmar, fille du roi de Danemark, qui, selon l'usage, a changé de nom, et reçut, au baptême grec, ceux de Marie-Feodorowna.

Quatre enfants, trois fils, Nicolas, Georges et Michel, une fille, Xénie, sont nés de leur union.

Alexandre III est, par sa femme, beau-frère du prince de Galles, du roi de Grèce, du prince royal de Danemark et du prince de Cumberland, héritier dépossédé du trône de Hanovre.

Le nouvel empereur passe, à tort ou à raison, pour hostile tant à l'Allemagne elle-même et à la politique allemande qu'à l'influence chaque jour croissant de l'élément allemand dans l'administration de l'empire russe.

Il a d'ailleurs le type russe fort accentué, il est très grand, très fort; dans la guerre, il s'est brillamment conduit.

Au moral, il ressemble à l'empereur Nicolas par sa volonté de fer et son opiniâtreté au travail.

Son éducation a été moins soignée que celle de son frère, quoiqu'il ait été toujours le favori du czar. C'est un usage dans la famille impériale, de reporter uniquement sur l'héritier présomptif, le souci d'une instruction absolument complète.

Mais, comme il aime la lecture et le travail, du jour où il est devenu tzarewitch, il s'est mis à l'étude avec une tenacité étonnante. Les qualités dominantes de son caractère sont la persévérance, la simplicité, la douceur.

C'est le seul de cette famille, il faut bien le dire, dont la vie privée soit régulière; jamais on ne lui connut de liaisons. Les grands-ducs, ses oncles, ont fort peu ses sympathies. Ce n'est pas par la chasteté que les Romanoff ont brillé dans l'histoire. Lui, au contraire des siens, vit

comme un simple bourgeois, en homme qui n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il est seul avec sa femme et ses enfants.

La czarine est une jeune femme de 34 ans, qui paraît appelée à exercer quelque influence politique sur son mari. On sait, en effet, que, dans ces derniers temps, elle assistait à toutes les leçons d'économie politique et sociale, d'art militaire, d'histoire générale, que le grand-duc héritier prenait pour se faire aux redoutables responsabilités du rôle qu'il commence aujourd'hui.

### L'attentat du 13 mars contre la vie de l'Empereur

Dans la matinée même du dimanche que l'empereur Alexandre II a été assassiné, la princesse Dolgorouka, l'épouse mornogatique du czar recevait d'un personnage, probablement complice de ce qui devait arriver, une lettre anonyme lui annonçant que l'empereur serait tué ce jour-là.

Aussitôt la princesse accourut auprès de l'empereur et, après lui avoir communiqué l'avis en question, essaya par tous les moyens possibles de l'empêcher de sortir; mais ce fut en vain. Alexandre II voulut se rendre à la *rasvot* (petite revue), qui a lieu chaque jour au manège Michel. Aux supplications de la princesse il ne répondit que par ces mots :

"Si je tenais compte de toutes les lettres anonymes qui me sont envoyées, je ne mettrais jamais les pieds dehors. Or, si je reste, on me fait sauter, si je sors, on me fait sauter encore. Que ma destinée s'accomplisse. Je vais à la parade."

Et il s'y rendit, le front plus soucieux que de coutume.

Après la parade, il alla visiter la grande-duchesse Katherina-Michailowna, veuve du grand-duc Michel. Il était évident que l'empereur cherchait à se distraire de ses sombres méditations. En sortant du palais Michel, il paraissait un peu moins préoccupé.

En ce moment, une heure et demie sonnaient à toutes les horloges de Saint-Petersbourg. La voiture impériale suivait les bords du canal, regagnant le Palais-d'Hiver, et déjà elle avait longé plus de la moitié du mur qui entoure le parc du palais Michel, quand, à quelques pas de la maison Gerbine, elle fut brusquement arrêtée par l'explosion des deux bombes. Chose curieuse : trois ans auparavant, presque au même endroit, tombait sous les coups des nihilistes le chef des gendarmes, le général aide-de-camp Mesentzoff, dont la mort entraîna le fameux procès au cour duquel figura le Dr Weymar.

Comme nous avons déjà publié tous les détails de ce terrible assassinat, nous renvoyons nos lecteurs au No. 12 de L'OPINION PUBLIQUE.

Les États Unis tiennent, comme fortune, le troisième rang parmi les nations de l'univers. L'Angleterre tient le premier rang avec un capital évalué à \$44,000,000,000, puis vient la France avec un capital de \$36,700,000,000, les États-Unis avec \$32,000,000,000, l'Allemagne avec \$22,000,000,000, la Russie avec \$15,000,000,000. Puis viennent les pays de second ordre qui, réunis, représentent un capital de \$11,150,000,000. Ce capital est la représentation des ressources totales de chaque pays. Il en résulte un revenu pour chaque habitant aux États-Unis de \$165, en Angleterre de \$167, en France de \$125, en Allemagne de \$85.

L'accumulation annuelle de la fortune publique est en Allemagne de \$200,000,000, en Angleterre de \$825,000,000, en France de \$375,000,000, aux États-Unis de \$825,000,000. L'accroissement de la fortune nationale aux États-Unis depuis 1850 suffirait, dit un écrivain anglais, pour acheter tout l'empire allemand avec ses fermes, ses villes, ses banques et ses manufactures, etc. L'accumulation annuelle ayant été de \$825,000,000, chaque dix ans ajoute à la fortune publique des États-Unis un capital plus grand que la valeur totale de l'Italie et de l'Espagne. Chaque jour que le soleil se lève sur le peuple américain, il voit la valeur de la République s'augmenter de \$2,300,000.

### A LA FRANCE

A. M. CLAUDIO JEANNET

Toi qui, sous tous les cieus, du couchant à l'au-  
Pacifique héroïne, allumas le flambeau [rore,  
Des saintes libertés qu'un siècle aveugle ignore :  
Nous t'aimons, ton nom seul est si doux, et si  
[beau !

Un jour, on entendit tinter un glas sonore....  
Sur tes plaines déjà s'abattait le corbeau....  
Vivante, tu surgis de ce sanglant tombeau !  
L'ombre de Jeanne d'Arc sur toi planait encore !

Non, tu ne peux périr, terre du peuple franc !  
Nous te verrons toujours très fière, au premier  
[rang :  
De l'univers chrétien c'est l'ardente espérance.

Sur tous les points du globe où vivent des Fran-  
[çais,  
Dans les plaintes du deuil, dans les chants du  
[succès,  
Eclate ce bravo d'amour : Vive la France !

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

### PECHE ET CHASSE

SAINT-THOMAS

(Suite)

En ramenant le cheval de l'écurie, l'hôtelier en rapporta un plat rempli d'avoine qu'il distribua à ses poules dans le voisinage de la maison.

—Vous ne paraissez pas trop content de votre chasse? dit maître B..., s'adressant à M. Louis D....

—Je vous avoue que je comptais mieux réussir.

—Êtes-vous bien sûr de votre fusil?

—Je n'en connais pas de meilleur.

—Et chassez vous souvent?

—Pas très souvent, mais assez pour m'entretenir la main.

—Eh bien! franchement monsieur, je crois que si vous avez la main bonne, votre fusil est bon à rien, lui. Je n'ai jamais eu confiance dans ces fusils de parade. Tenez! voyez vous cette bande de poules qui sont tassées là, à la picorée, je vous autorise à tirer vos deux coups sur elles, et je vous donne pour un écu toutes celles que vous abattrez. Vous voyez quelle confiance j'ai dans votre arme?

—Êtes-vous sérieux?

—On ne peut l'être davantage. Là! voici votre voiture prête. Avant d'y monter, voulez-vous tirer le coup de l'étrier. Pour un écu, je vous le répète, je vous donne toutes les poules que vous aurez abattues et même touchées.

—Allons donc! il ne sera pas dit que je me ferai prier pour vous donner une leçon avant de partir. Voici votre écu, vous êtes content? Maintenant, allez me ramasser mes poules.

D... épaula son fusil et lâcha ses deux coups dans le tas grouillant des gallinacées. Dix-sept restèrent sur le champ, à la grande stupéfaction du propriétaire, qui les vit passer de son clos dans la voiture sans proférer une parole.

—Bonjour! monsieur B..., dirent les deux compagnons en riant à gorge déployée, au plaisir de se revoir. En attendant, gardez un bon souvenir de notre poudre.

L'hôtelier ne sonna mot. Il avait des hallucinations, des vertiges.

—Que diable avait donc cet imbécile, disait monsieur D... en route, à vouloir me faire tirer sur ses poules? Vous en riez encore, vous, P..., et il y a de quoi, mais, en vérité, je ne puis m'expliquer une idée aussi baroque, aussi saugrenue.

—Rien de plus simple, pourtant. Ne vous avais je pas promis de vous venger du troc subreptice de notre poudre? En vous quittant sous l'orme, je me rendis à notre chambre où je glissai deux charges de plomb dans votre fusil pardessus celles qui y étaient déjà. Sur mon invitation, maître B... vint me rejoindre et nous bûmes un verre ensemble. Je lui parlai de votre mauvaise humeur et je lui proposai de vous jouer un bon tour, en enlevant la charge de plomb de votre fusil et en vous provoquant après à tirer sur ses poules, à

raison d'un écu pour le produit des deux coups. Il accepta, par avarice, autant que pour le jeu du tour. Je déléstai les deux canons de la seconde charge de plomb, en respectant bien entendu la première. J'eus le soin d'opérer avec ma baguette de fusil plus courte que la vôtre de deux doigts, par crainte qu'il put mesurer la charge de l'œil. Vous savez le reste. Je lui avais promis que nous ririons bien, j'ai tenu parole. Il a pris notre poudre, nous avons pris ses poules. A Gascon, Gascon et demi.

\* \*

L'approche de l'outarde est difficile. Soit dans les champs, soit sur rivière. Pendant que la troupe mange, une sentinelle veille toujours, l'oreille et l'œil ouverts. Elles se relèvent à tour de rôle. J'ai connu des chasseurs qui, pour les approcher au printemps, lorsque la neige remplit encore les fossés de ligne, se couvraient d'un drap de lit, et suivaient la raie blanche des fossés, à quatre pattes, sur des distances de cinq à dix arpents. Mais la vache artificielle est préférable. On sait que les bestiaux n'inspirent aucune crainte à ces oiseaux, si défiant d'ordinaire. Il se rangent à peine pour les laisser paître. La vache artificielle consiste en une cage d'osier sur laquelle on applique une peau de bœuf, et dans laquelle se cache le chasseur, qui s'efforce d'imiter au moyen du cou mobile le mouvement de la vache dans l'action de paître. L'invention sera plus ingénieuse étant munie d'une clochette. On prend aussi quelquefois l'outarde aux filets, au moyen de nappes ou à l'aide d'hameçons amorcés de morceaux de viande ou de pomme, et qu'on attache, par des fils de laiton, à des piquets fichés en terre. Les mêmes procédés servent à la chasse des oies sauvages. Les canards, les sarcelles, les bernaches, quoique moins farouches, se chassent néanmoins à l'affût. On en fait de sanglantes tueries dans les îles, sur la côte Beupré et la batture des Loups-marins.

M. F.-X. Toussaint, aujourd'hui propriétaire de cette batture, y faisait la chasse avec un compagnon, il y a deux ou trois ans. Ils s'étaient postés dans le rigolet à une portée de fusil l'un de l'autre. Passe une bande de canards, avec ce frelassement de robe de soie qui saisit toujours le chasseur. Le compagnon les suit du bout de son arme ; lorsqu'au dessus du trou de M. Toussaint ils s'abaissent effrayés en se repliant sur eux-mêmes. Juste à ce moment, Toussaint sortait la tête de son trou, et recevait une partie de la charge de son malencontreux ami. L'accident n'eût pas de suites graves, quoiqu'il en ait porté longtemps des marques.

Au retour de cette excursion, M. Toussaint rencontre son père, le brave professeur, dans la côte de la Basse-Ville.

— Mais d'où viens-tu ? qui t'a déchiré la figure de cette façon ?

Toussaint qui a l'esprit vif lui répond :

— Ce sont des grains de plomb qui m'ont fait cela, vous m'avez toujours dit que je n'avais pas de plomb dans la tête, j'ai voulu vous prouver, qu'une fois au moins dans votre vie, vous n'aviez pas raison.

Vers le milieu de mai, la caravane commence à se débander par troupes de vingt, cinquante ou cent pour gagner les régions boréales, les solitudes du lac Mistassini, et quelquefois plus au nord encore où elles tressent leurs nids et font leur couvée, dans les marais, sur les bords des lacs solitaires, au milieu de folles avoines. Les oies sauvages se rendent dit-on jusqu'aux lacs d'Athabaska et de l'Esclave.

Seules, quelques familles de canards moins aventureuses s'établiront sur les bords des îles d'en face ou dans celles du golfe Saint-Laurent.

« Les oies, les sarcelles, les canards, » dit Châteaubriand, étant de race domestique, habitent partout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux, jusque sous le pôle antarctique. Nous en avons rencontré nous-même des milliers depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride. Les oiseaux de mer ont des lieux de ren-

dez-vous où ils semblent délibérer en commun des affaires de leur république. C'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-Pierre, à l'entrée du golfe Saint-Laurent, sur la côte opposée à une petite île que les habitants ont appelée *le Colombier*, parce qu'elle en a la forme et qu'on y vient chercher des œufs au printemps. La multitude des oiseaux rassemblés sur ce rocher était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris pendant le mugissement des tempêtes. Ces oiseaux avaient des voix extraordinaires comme celles qui sortaient des mers ; si l'océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle : lorsqu'au coucher du soleil, le courlis siffle sur la pointe d'un rocher, et que le bruit des vagues l'accompagne, c'est une des harmonies les plus plaintives qu'on puisse entendre ; jamais l'époux de Céix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes. Une parfaite intelligence régnait dans la république du Colombier. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfants dans les fleuves pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr, avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur les mers, pour secourir les vaisseaux : les uns se placent à quarante ou cinquante lieues d'une terre inconnue et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre flottant sur l'onde comme les bouées d'une ancre ; d'autres se cantonnent sur un rescif, et sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit, une voix lugubre, pour écarter les navigateurs ; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares, sur la noirceur des rochers.

A la fin de mai, la chasse du printemps est finie. On entendra bien d'ici de là quelques coups de fusil. C'est un pêcheur qui tire aux alouettes pour en faire des esches, ou bien un écolier en vacances, un débutant dans la carrière cynégétique.

Cet automne, à la chute des feuilles, nos troupes voyageuses nous reviendront avec leurs petits *pirons* et *halbrans*, et nous les saluerons de plus d'une salve joyeuse. Remettons pour le moment nos fusils sur les crochets. On pêche déjà des *barbues* sur la batture — le bar va suivre les glaces du fleuve dans leur descente vers le golfe. Réparons nos chaloupes et préparons nos lignes.

A.-N. MONTPETIT.

(A suivre)

#### Incorrections de langage relevées dans les journaux

Ne dites pas : quant à la nécessité d'avoir de telles communications, il ne peut y avoir aucune différence d'opinion *entre aucune classe* de notre population ; — mais... il ne peut y avoir aucune différence d'opinion *entre les diverses classes* de notre population.

Le mot *entre* s'applique toujours à deux objets au moins. D'autre part, la première forme sonne mal à cause du mot *aucune* qui se répète d'une manière bizarre.

Au lieu de dire : la dépense déjà *encourue*, — dites : la dépense déjà *faite*, déjà effectuée.

Ne dites pas : nous sommes en mesure de présenter ce projet à la *considération* du parlement : — dites :... à la *discussion* du parlement.

Au lieu de dire : en tant que le Canada est *concerné*, il est d'*usage* de dire : en tant que le Canada est *intéressé*.

Au lieu de dire :... notre déclaration que nous avons obtenu la sympathie du gouvernement impérial, — dites :... notre déclaration *d'avoir obtenu* la sympathie du gouvernement impérial.

Au lieu de dire : nous ne pouvions pas conclure des arrangements pour *aucun* plan, — il faut dire : nous ne pouvions conclure des arrangements pour *aucun* plan.

Ne dites pas : nous soumettons aujour-

d'hui à la Chambre le meilleur *projet* pour la construction de cette ligne *dont* le parlement ait jamais été saisi. — dites : nous soumettons aujourd'hui à la Chambre, pour la construction de cette ligne, le meilleur *projet dont* le parlement ait jamais été saisi.

Le mot *dont* se rapportant à *projet* ne doit pas être séparé, éloigné de ce dernier mot

#### ÇA ET LA

Les journaux de Bost n décernent de grands éloges à notre compatriote, M. Desève, qui donne actuellement une série de concerts dans cette ville.

\* \*

On dit que la fille aînée du prince de Galles, âgée de quatorze ans, va être fiancée prochainement au prince héritier de Suède, âgé de vingt-deux ans.

\* \*

L'Événement de Paris dit que l'ex-maréchal Bazaine a envoyé un cartel à l'amiral Juarez, ambassadeur français à Madrid, pour le manque de courtoisie de celui-ci à son égard, en société.

\* \*

Dans le comté d'Allakapas, Nouvelle-Orléans, les bestiaux meurent par milliers du manque de nourriture. Trois propriétaires en ont perdu à eux seuls près de 3,000. Il n'y a pas d'herbe dans les prairies.

\* \*

Environ 250 ou 300 Canadiens-français de Rimouski, du Bic, Trois-Pistoles et autres stations de l'Intercolonial, sont passés à la gare Bonaventure en route pour le Nord-Ouest où ils doivent travailler sur le chemin de fer du Pacifique.

\* \*

M. Roger Savard, de Chicoutimi, fait construire un vapeur pour voyager entre Québec et Chicoutimi. Toutes les actions de cette nouvelle entreprise ont été souscrites dans le comté de Chicoutimi. Ce vapeur doit être lancé à Lévis.

\* \*

Un poète archi-millionnaire, c'est chose rare. Tel est cependant le cas de Victor Hugo.

A la dernière assemblée générale de la banque nationale de Bruxelles, on a constaté que l'illustre poète était propriétaire de six cents actions, représentant le capital assez rond de 1,237,000 frs.

\* \*

M. Shanly a fait un rapport préliminaire concernant le tunnel. Sans entrer dans aucun détail, ni préciser les frais de l'entreprise, cet ingénieur exprime l'opinion que le résultat des explications faites jusqu'ici, en ce qui concerne le site et la qualité du roc, prouve abondamment que le projet est d'une exécution facile. M. Shanly est à préparer son rapport officiel, qui sera connu du public aussitôt que présenté au gouvernement.

\* \*

Un statisticien anglais vient d'exposer ses recherches relativement à l'influence du mariage sur la longévité humaine.

Il résulte de ces précieuses recherches que dans la période principale de la vie, il meurt d'une part, beaucoup plus de célibataires que d'hommes mariés ; mais que, d'autre part, il meurt dans le même temps beaucoup moins de filles que de femmes mariées. D'où il ressort, clair comme le jour, que pour vivre longtemps il est indispensable que les hommes se marient et les femmes restent filles.

Arrangez cela comme vous pourrez. En vérité, la statistique est une belle chose.

\* \*

On sait qu'aux Etats-Unis on a aboli la traite des nègres : on se contente maintenant de vendre les blancs.

En Virginie, dans le comté de Norfolk, à New-Cumberland, on tient chaque

année une foire où l'on met à l'encan les mendiants de la localité. Ceux qui achètent soumissionnent seulement au plus bas prix puisqu'il s'agit de nourrir les malheureux, mais l'acheteur a aussi droit au travail de la marchandise. Les liens du sang, de la famille, sont absolument méconnus dans la transaction. Comme les acheteurs ne sont responsables à personne des soins qu'ils donnent aux malheureux qui leur sont adjugés, on doit bien croire que ceux-ci n'ont guère à se féliciter du régime. Cela ne vaut pas mieux que l'esclavage.

\* \*

Les nihilistes convaincus d'avoir pris part à la mort du czar, ont été exécutés vendredi dernier. La femme Hessie Hellmann a été graciée, vu son état de grossesse. Les suppliciés ont été Russiakoff Michaeloff, Kibaltschitch, Jeliaboff et Sophia Pieroffsky. La corde à laquelle Michaeloff a été pendu s'est rompue deux fois. L'ordre n'a pas été troublé. Il y avait 10,000 hommes de troupe rangés autour de l'échafaud.

De bonne heure il y avait eu un commencement d'émeute dont la police a eu promptement raison. On a trouvé des bombes sur vingt des prisonniers arrêtés.

Les prisonniers portaient sur la poitrine une pancarte sur laquelle étaient inscrits les mots suivants : « Assassin du czar. » Arrivés sur l'échafaud ils se sont embrassés et ont échangé quelques paroles. Sophia Pieroffsky a essayé d'adresser la parole à la foule, mais sa voix a été couverte par un roulement de tambour.

\* \*

Les médecins s'accordent à dire que le brandy affecte le cerveau, et le gin le foie, que l'usage même modéré de ces deux boissons et des alcools en général, ruine l'intelligence et le corps, et que leurs funestes effets se font surtout sentir chez les hommes de bureau. Il y a des hommes qui résistent plus ou moins longtemps à l'action délétère des boissons enivrantes, mais c'est une question de temps. Les paralysies, les rhumatismes, la dyspepsie et les inflammations d'estomac et d'intestins sont en général le résultat de l'usage constant et immodéré des boissons enivrantes. Demandez à ces jeunes vieillards de cinquante ans la cause de leur décrépitude. S'ils sont francs, ils diront que c'est l'alcool.

L'usage du tabac par les jeunes gens produit aussi les effets les plus pernicieux sur le corps et l'intelligence, la mémoire surtout.

#### ANECDOTE

C'était en Angleterre, il y a une trentaine d'années ; une belle lady traversait le Strand, dans un coupé très-bas et très-élégant... Survient un embarras qui arrête la voiture... Lady et belle, elle n'était pas habituée à attendre ; dans son impatience, elle met sa jolie figure hors de la portière pour dire à son cocher d'avancer... A ce moment passait juste à la hauteur de sa figure, un robuste charbonnier, qui se trouve face à face et presque front à front avec elle. Que fait-il dans son admiration ? Il saisit à deux mains ce charmant visage, et il y applique un baiser de charbonnier ! indignation de la duchesse ! Fureur des domestiques ! un policeman passait, on arrête notre charbonnier ; on le conduit, — je me trompe, — la duchesse le conduit elle-même chez l'alderman. Elle veut une vengeance éclatante. C'est la violation de la loi la plus sacrée de l'Angleterre, de la loi de l'*habeus corpus*. Rien que la mort n'était capable de punir un tel forfait !

« Eh ! que m'importe, s'écria tout à coup le charbonnier avec enthousiasme, toutes les punitions de la terre, j'ai embrassé la plus jolie femme des trois royaumes ! »

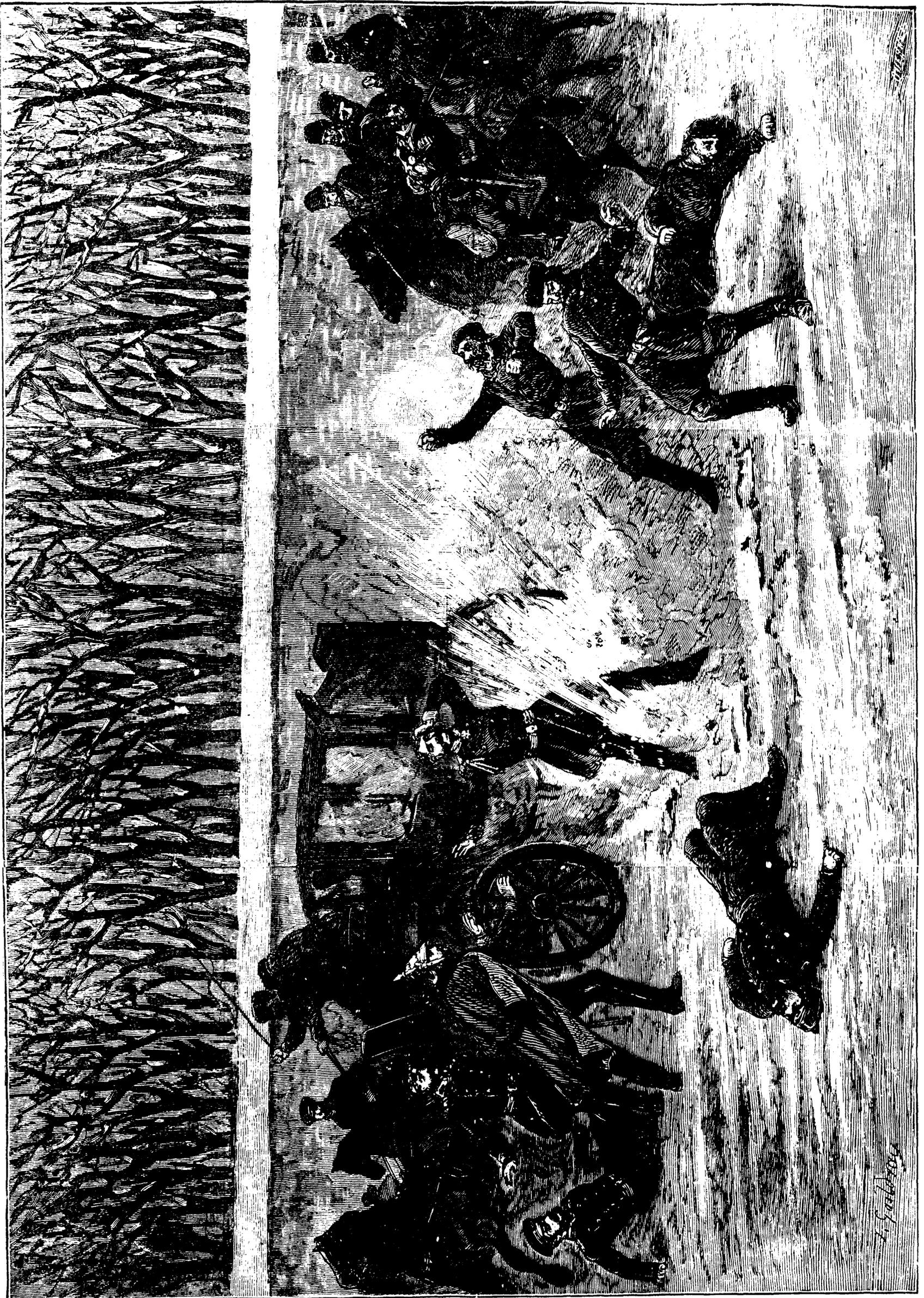
A ce mot, la colère de la belle lady tombe comme par enchantement, elle n'est plus irritée, elle est embarrassée, et finit par dire, en balbutiant à l'alderman : « Laissez-le aller, ce pauvre homme ! il est fou ! »



ALEXANDRE III.



MGR. CASAULT



L'ATTENTAT DU 13 MARS CONTRE LA VIE DU CZAR

UN  
CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE X

UN JOUR DE GRAND MARCHÉ

Le mouvement de Dick Sand avait été si prompt, qu'on n'eût pu l'arrêter. Quelques indigènes se jetèrent sur lui, et il allait être massacré, lorsque Negoro parut.

Un signe du Portugais écarta les indigènes, qui relevèrent et emportèrent le cadavre d'Harris. Alvez et Coimbra réclamèrent la mort immédiate de Dick Sand; mais Negoro leur dit à voix basse qu'ils ne perdraient rien pour attendre, et ordre fut donné d'emmener le jeune novice, avec recommandation de ne pas le perdre de vue un instant.

Dick Sand venait enfin de revoir Negoro, et pour la première fois, depuis leur départ du littoral. Il savait que ce misérable était seul coupable de la catastrophe du *Pilgrim*! Il devait le haïr plus encore que son complice. Et cependant, après avoir frappé l'Américain, il dédaigna même d'adresser une parole à Negoro.

Harris avait dit que Mrs. Weldon et son enfant avaient succombé!... Rien ne l'intéressait plus, pas même ce qu'on ferait de lui. On l'enferma. Où? peu lui importait.

DICK SAND, ÉTROITEMENT ENCHAINÉ, FUT DÉPOSÉ AU FOND D'UN BARACON, sans fenêtre, sorte de cachot où le traitant Alvez enfermait les esclaves condamnés à mort pour rébellion ou voie de fait. Là, il ne pouvait plus avoir aucune communication avec l'extérieur; il ne songea même pas à le regretter. Il avait vengé ceux qu'il aimait, qui n'étaient plus! Quelque fût le sort qui l'attendait, il était prêt.

On pense bien que si Negoro avait arrêté les indigènes qui allaient punir le meurtre d'Harris, c'est qu'il réservait Dick Sand à l'un de ces terribles supplices dont les indigènes ont le secret. Le cuisinier du bord tenait en son pouvoir le capitaine de quinze ans; il ne lui manquait qu'Hercule pour que sa vengeance fût complète.

Deux jours après, le 28 mai, s'ouvrit le marché, le grand "lakoni," sur lequel devaient se rencontrer les traitants des principales factoreries de l'intérieur et les indigènes des provinces voisines de l'Angola. Ce marché n'était pas spécial à la vente des esclaves, mais tous les produits de cette fertile Afrique y devaient affluer en même temps que les producteurs.

Dès le matin, l'animation était déjà grande sur la vaste tchitoka de Kazonndé, et il est difficile d'en donner une juste idée. C'était un concours de quatre à cinq mille personnes, en y comprenant les esclaves de José-Antonio Alvez, parmi lesquels figuraient Tom et ses compagnons. Ces pauvres gens, précisément parce qu'ils étaient de race étrangère, ne devaient pas être les moins recherchés des courtiers de chair humaine!

Alvez était donc là, le premier entre tous; accompagné de Coimbra, il proposait des lots d'esclaves, dont les traitants de l'intérieur allaient former une caravane. Parmi ces traitants, on remarquait certains métis d'Oujiji, principal marché du lac Tanganyika, et des Arabes, très supérieurs à ces métis dans ce genre de commerce.

Les indigènes se voyaient là aussi en grand nombre. C'étaient des enfants, des hommes, des femmes, celles-ci trafiquantes passionnées, et qui, pour le génie du négoce, en auraient certes remontré à leurs semblables de couleur blanche. Dans les halles des grandes villes, même un jour de grand marché, il ne se fait ni plus de bruit, ni plus d'affaires. Chez les civilisés, le besoin de vendre l'emporte peut-être sur l'envie d'acheter. Chez ces sauvages d'Afrique, l'offre se produisait avec autant de passion que la demande.

Pour les indigènes des deux sexes, le lakoni est un jour de fête, et, s'ils n'avaient pas mis leurs plus beaux habits, et pour cause, ils portaient du moins leurs plus beaux ornements. Chevelures divisées en quatre parties recouvertes de coussinets et en nattes rattachées comme un chignon, ou disposées en queues de poêle sur le devant de la tête avec paucaches de plumes rouges—chevelures à cornes recourbées empaquetées de terre rouge et d'huile, comme ce minium qui sert à luter les joints de machines—dans ces amas de cheveux faux ou vrais, un hérissément de brochettes, d'épingle de fer ou d'ivoire, souvent même, chez les élégants, un couteau à tatouage fiché dans la masse crépue, dont chaque cheveu, enfilé un à un dans un sofi ou perle de verre, forme une tapisserie de grains diversément colorés—tels étaient les édifices qui se voyaient le plus communément sur la tête des hommes. Les femmes préféraient diviser leur chevelure en petites houppes de la grosseur d'une cerise, en tortillons, en torsades dont les bouts figuraient un dessin en relief, en tire-bouchons disposés le long de la face. Quelques-unes, plus simples et peut-être plus jolies, laissaient pendre leurs cheveux sur leur dos, à la manière anglaise, et d'autres, à la mode française, les portaient

en franges coupées sur le front. Et presque toujours, sur ces tignasses, un mastic de graisse, d'argile ou de luisante "nkola," substance rouge extraite du bois de santal, si bien que ces élégantes semblaient être coiffées de tuiles.

Il ne faudrait pas s'imaginer que ce luxe d'ornementation ne fût appliqué qu'à la chevelure des indigènes. A quoi servaient les oreilles, si on n'y passait des chevilletes de bois précieux, des anneaux de cuivre découpés à jour, des chaînes de maïs tressées qui les ramènent en avant, ou de petites gourdies, servant de tabatières—au point que les lobes détendus de ces appendices tombent parfois jusqu'aux épaules de leurs propriétaires? Après tout, les sauvages de l'Afrique n'ont pas de poches, et comment en auraient-ils? De là, nécessité de placer où ils peuvent et comme ils le peuvent, les couteaux, pipes et autres objets usuels. Quant aux coudes, aux bras, aux poignets, aux jambes, aux chevilles, ces diverses parties du corps sont incontestablement pour eux destinées à porter des bracelets de cuivre ou d'airain, des cornes découpées et ornées de boutons brillants, des rangs de perles rouges, dites samés-samés ou "talakas," et qui étaient très à la mode alors. Aussi, avec ces bijoux, étalés à profusion, les riches de l'endroit avaient-ils l'aspect de chasses ambulantes.

En outre, si la nature a donné des dents aux indigènes, n'est-ce pas pour s'arracher les incisives médianes du haut et du bas, pour les limer en pointes, pour les recourber en crochets, aigus comme des crochets de crotales! Si elle a planté des ongles au bout des doigts, n'est-ce pas pour qu'ils poussent si démesurément que l'usage de la main en soit rendu à peu près impossible! Si la peau, noire ou brune, recouvre la charpente humaine, n'est-ce pas pour la zébrer de "temmbos" ou tatouage, représentant des arbres, des oiseaux, des croissants, des pleines lunes ou de ces lignes ondulées dans lesquelles Livingstone a cru retrouver des dessins de l'ancienne Egypte. Ce tatouage des pères, pratiqué au moyen d'une matière bleue introduite dans les incisions, se "cliche" point pour point sur le corps des enfants, et permet de reconnaître à quelle tribu ou à quelle famille ils appartiennent. Il faut bien graver son blason sur sa poitrine, quand on ne peut pas le peindre sur les panneaux d'une voiture!

Telle était donc la part de l'ornementation dans ces modes indigènes. Quant aux vêtements proprement dits, ils se résumaient pour ces messieurs en quelque tablier de cuir d'antilope descendant jusqu'aux genoux, ou même en un jupon de tissu d'herbe à couleurs vives; pour ces dames, c'était une ceinture de perles soutenant à la taille une jupe verte, brodée en soie, ornée de grains de verre ou de cauris, quelquefois un de ces pagnes en "lammba," étoffe d'herbe, bleue, noire et jaune, qui est si recherchée des Zanzibarites.

Il ne s'agit ici que des nègres de la haute société. Les autres, marchands ou esclaves, étaient à peine vêtus. Les femmes, le plus souvent, servaient de portuses et arrivaient sur le marché avec d'énormes hottes au dos, qu'elles maintenaient au moyen d'une courroie passée sur le front. Puis, la place prise, la marchandise débarrassée, elles s'accroupissaient dans leur hotte vide.

L'étonnante fertilité du pays faisait affluer sur ce lakoni des produits alimentaires de premier choix. Il y avait à profusion ce riz qui donne cent pour un, ce maïs qui, dans trois récoltes en huit mois, rapporte deux cents pour un, le sésame, le poivre de l'Oroua, plus fort que le piment de Cayenne, du monioc, du sorgho, des muscades, du sel, de l'huile de palme. Là s'étaient donné rendez-vous quelques centaines de chèvres, de cochons, des moutons sans laine, à fanons et à poils, évidemment d'origine tartare, de la volaille, du poisson, etc. Des poteries, très symétriquement tournées, saisissaient le regard par leurs violentes couleurs. Les boissons variés de les petits indigènes criaient d'une voix glapissante, tentaient les amateurs, sous la forme de vin de banane, de "pombé," liqueur forte très en usage, de "malofou," bière douce faite avec les fruits du bananier, et d'hydromel, mélange limpide de miel et d'eau, fermenté avec du malt.

Mais ce qui eût rendu le marché de Kazonndé plus curieux encore, c'était le commerce des étoffes et de l'ivoire.

En étoffes, on comptait par milliers de "choukkas" ou de brasses le "méricani," cili-cot écu, venu de Salem dans le Massachusetts, le "kaniki," cotonnade bleue large de trente-quatre pouces, le "sohari," étoffe à carreaux bleus et blancs avec bordure rouge, mélangée de petites raies bleues, moins cher que les "dioulis" de soie de Surate, à fonds verts, rouges ou jaunes, qui valent depuis \$7 le coupon de trois yards jusqu'à \$80, lorsqu'ils sont tissés d'or.

Quant à l'ivoire, il affluait de tous les points de l'Afrique centrale, à destination de Khar-

toum, de Zanzibar ou de Natal, et les négociants étaient nombreux qui exploitaient uniquement cette branche de commerce africain.

Se figure-t-on ce qu'on tue d'éléphants pour fournir les cinq cent mille kilogrammes d'ivoire que l'exportation jette annuellement sur les marchés de l'Europe et principalement en Angleterre! Il en faut quarante mille rien que pour les besoins du Royaume-Uni. La côte occidentale de l'Afrique seule produit cent quarante tonnes de cette précieuse substance. La moyenne est de vingt-huit livres pour une paire de dents d'éléphant qui, en 1874, ont valu jusqu'à quinze cents francs, mais il en est qui pèsent jusqu'à cent soixante-cinq livres, et, précisément au marché de Kazonndé, les amateurs en eussent trouvé d'admirables, faites d'un ivoire opaque, translucide, doux à l'outil, et d'écorce brune, conservant sa blancheur et ne jaunissant pas avec le temps comme les ivoires d'autres provenances.

Et maintenant, comment se réglaient entre acheteurs et vendeurs ces diverses opérations de commerce? Quelle était la monnaie courante? On l'a dit, cette monnaie, c'est l'esclave pour les trafiquants de l'Afrique.

L'indigène, lui, paye en grains de verre, de fabrication vénitienne, nommés "catchokolos" lorsqu'ils sont d'un blanc de chaux, "bouboulos" quand ils sont noirs, "sikuandretchés" quand ils sont roses. Ces grains ou perles assemblés sur dix rangs ou "khetés" faisant deux fois le tour du cou, forment le "foundo" dont la valeur est grande. La mesure la plus usuelle de ces perles est le "frasilah," qui pèse soixante-dix livres, et Livingstone, Cameron, Stanley ont toujours eu soin d'être abondamment pourvus de cette monnaie. A défaut de grains de verre, le "picé," pièce zanzibarite de quatre centimes, et les "vioungous," coquillages particuliers à la côte orientale, ont cours sur les marchés du continent africain. Quant aux tribus anthropophages, elles attachent une certaine valeur aux dents de mâchoires humaines, et au lakoni, on voyait de ces chapelets au cou de l'indigène qui avait sans doute mangé les producteurs; mais ces dents-là commencent à être démonétisées.

Tel était donc l'aspect de ce grand marché. Vers le milieu du jour, l'animation était portée au plus haut point, le bruit devint assourdissant. La fureur des vendeurs dédaignés, la colère des chalandis s'exprimaient. De là des luttes fréquentes, et, comme on le pense bien, peu de gardiens de la paix à mettre le holà dans cette foule hurlante.

Ce fut vers le milieu de la journée qu'Alvez donna l'ordre d'amener sur la place les esclaves dont il voulait se défaire. La foule se trouva ainsi accrue de deux mille malheureux de tout âge, que le traitant gardait dans ses baracons depuis plusieurs mois. Ce "stock" n'était point en mauvais état. Un long repos, une nourriture suffisante avaient mis les esclaves en état de figurer avantageusement dans le lakoni. Quant aux derniers arrivés, ils ne pouvaient soutenir aucune comparaison avec eux, et après un mois de baracon, Alvez les eût certainement vendus avec plus de profit; mais les demandes de la côte orientale étaient si considérables qu'il se décida à les exposer tels quels.

Ce fut là un malheur pour Tom et ses trois compagnons. Les havidars les poussèrent dans le troupeau qui envahit la tchitoka. Ils étaient solidement enchaînés, et leurs regards disaient assez quelle fureur, quelle honte aussi les accablait.

—Monsieur Dick n'est pas là! dit presque aussitôt Bat, dès qu'il eut parcouru des yeux la vaste place de Kazonndé.

—Non! répondit Actéon, on ne le mettra pas en vente!

—Il sera tué, s'il ne l'est déjà! ajouta le vieux noir. Quant à nous, nous n'avons plus qu'un espoir, c'est que le même traitant nous achète ensemble. Ce serait une consolation de ne point être séparés!

—Ah! te savoit loin de moi, travaillant comme esclave!... mon pauvre vieux père! s'écria Bat, suffoqué par les sanglots.

—Non... dit Tom. Non! On ne nous séparera pas, et peut-être pourrons-nous!...

—Si Hercule était ici! s'écria Austin.

Mais le géant n'avait pas reparu. Depuis les nouvelles parvenues à Dick Sand, on n'avait plus entendu parler ni de Dingo, ni de lui. Fallait-il donc envier son sort! Oui, certes! car si Hercule avait succombé, du moins il n'avait pas porté les chaînes de l'esclave!

Cependant, la vente avait commencé. Les agents d'Alvez promenaient au milieu de la foule des lots d'hommes, de femmes, d'enfants, sans inquiéter s'ils séparaient ou non les mères de leurs petits! ne peut-on les nommer ainsi, ces malheureux, qui n'étaient pas autrement traités que des animaux domestiques? Tom et les siens furent ainsi conduits d'acheteurs en acheteurs. Un agent marchait devant eux, criant le prix auquel leur lot serait abjurgé. Des courtiers arabes, ou métis des provinces centrales, venaient les examiner. Ils ne retrouvaient point en eux les signes particuliers à la race africaine, signes modifiés chez ces Américains dès la seconde génération. Mais ces nègres vigoureux et intelligents, bien différents des noirs amenés des bords du Zambèze ou du Loualaba, avaient une grande valeur à leurs yeux. Ils les palpaient, ils les retournaient, ils regardaient leur dents. Ainsi font les maquignons des chevaux qu'ils veulent acheter. Puis, on jetait au loin un bâton, on les obligeait à courir pour aller le ramasser, et on se rendait ainsi compte de leurs allures.

C'était la méthode employée pour tous, et tous étaient soumis à ces humiliantes épreuves.

Que l'on me croie pas à une complète indifférence chez ces malheureux à se voir ainsi traités! Non. Excepté des enfants qui ne pouvaient comprendre à quel état de dégradation on les réduisait, tous, hommes ou femmes, étaient honteux. On ne leur épargnait, d'ailleurs, ni les injures, ni les coups. Coimbra, à demi ivre, et les agents d'Alvez les traitaient avec la dernière brutalité, et chez les nouveaux maîtres qui venaient de les payer en ivoire, en étoffes ou en perles, ils ne trouvaient pas un meilleur accueil. Violentement séparés les uns des autres, une mère de son enfant, un mari de sa femme, un frère de sa sœur, on ne leur permettait ni une dernière caresse, ni un dernier baiser, et, sur ce lakoni, ils se voyaient pour la dernière fois.

En effet, les besoins de la traite exigent que les esclaves, suivant leur sexe, reçoivent une destination différente. Les traitants qui achètent les hommes ne sont pas ceux qui achètent les femmes. Celles-ci, en vertu de la polygamie qui fait loi chez les Musulmans, sont principalement dirigées vers les pays arabes, où on les échange pour de l'ivoire. Quant aux hommes, destinés aux plus durs travaux, ils vont aux factoreries des deux côtes, et sont exportés, soit aux colonies espagnoles, soit aux marchés de Mascate et de Madagascar. Ce triage amène donc des scènes déchirantes entre ceux que les agents séparent et qui mourront sans s'être jamais revus.

Tom et ses compagnons devaient à leur tour subir le sort commun. Mais, à vrai dire, ils ne redoutaient pas cette éventualité. Mieux valait pour eux, en effet, être exportés dans une colonie à esclaves. Là, du moins, ils auraient quelque chance de pouvoir se réclamer. Retenus, au contraire, dans une province centrale de l'Afrique, il leur eût fallu renoncer à toute espérance de redevenir jamais libres!

Il en fut comme ils l'avaient souhaité. Ils eurent même cette consolation presque inespérée de ne point être séparés. Leur lot fut vivement disputé par plusieurs traitants d'Oujiji. Antonio-José Alvez battait des mains. Les prix montaient. On s'empressait pour voir ces esclaves d'une valeur inconnue sur le marché de Kazonndé, et dont Alvez avait eu bien soin de cacher la provenance. Or, Tom et les siens, ne parlant pas la langue du pays, ne pouvaient protester.

Leur maître fut un riche traitant arabe, qui allait, dans quelques jours, les exporter sur le lac Tanganika où se fait le grand passage des esclaves; puis, de ce point, vers les factoreries de Zanzibar.

Y arriveraient-ils jamais, à travers les plus malsaines et les plus dangereuses contrées de l'Afrique centrale? Quinze cents milles à franchir dans ces conditions, au milieu des fréquentes guerres soulevées de chef à chef, sous un climat meurtrier! Le vieux Tom aurait-il la force de supporter de telles misères? Ne succomberait-il pas en route, comme la vieille Nan?

Mais les pauvres gens n'étaient point séparés! Elle leur sembla moins lourde à porter, la chaîne qui les attacha tous ensemble! Le traitant arabe les fit conduire dans un baracon à part. Il tenait évidemment à ménager une marchandise qui lui promettait un gros profit au marché de Zanzibar.

Tom, Bat, Actéon et Austin quittèrent donc la place, et ils ne purent rien voir ni savoir de la scène qui allait terminer le grand lakoni de Kazonndé.

CHAPITRE XI

UN PUNCH OFFERT AU ROI DE KAZONNDÉ

Il était quatre heures du soir, lorsqu'un grand fracas de tambours, de cymbales et autres instruments d'origine africaine retentit à l'extrémité de la rue principale. L'animation redoublait alors à tous les coins du marché. Une demi-journée de cris, de luttes, n'avait ni éteint la voix, ni brisé bras et jambes à ces négociants endiablés. Bon nombre d'esclaves restaient encore à vendre; les traitants se disputaient les lots avec une ardeur dont la Bourse de Londres n'eût donné qu'une imparfaite idée, même un jour de grand hausse.

Mais, au discordant concert qui éclata soudain, les transactions furent suspendues, et les crieurs purent reprendre haleine.

Le roi de Kazonndé, Moini Loungga, venait honorer de sa visite le grand lakoni. Une suite assez nombreuse de femmes, de "fonctionnaires," de soldats et d'esclaves l'accompagnaient. Alvez et d'autres traitants se portèrent à sa rencontre et exagérèrent naturellement les hommages auxquels tenait particulièrement cet abruti couronné.

Moini Loungga, apporté dans un vieux palanquin, en descendit, non sans l'aide d'une dizaine de bras, au milieu de la grande place.

CE ROI AVAIT CINQUANTE ans, mais on lui en eût donné quatre-vingts. Qu'on se figure un vieux singe arrivé au terme de l'extrême vieillesse. Sur sa tête, une sorte de tiare, ornée de griffes de léopard teintes en rouge, et agrémentée de touffes de poils blanchâtres; c'était la couronne des souverains de Kazonndé. A sa ceinture pendaient deux jupes en cuir de coucou, brodé de perles, et plus raccorni que le tablier d'un forgeron. Sur sa poitrine, des tatouages multiples, qui témoignaient de l'antique noblesse du roi, et, à l'en croire, la généalogie des Moini Loungga se perdait dans la nuit des temps. Aux chevilles, aux poignets, aux bras de Sa Majesté s'enroulaient des bracelets de cuivre, incrustés de soifs, et ses pieds étaient

chassés d'une paire de bottes de domestique, à retroussis jaunes, dont Alvez lui avait fait don quelque vingt années auparavant. Que l'on ajoute à la main gauche du roi une grande canne à pomme argentée, à sa main droite un chasse-mouche à poignée enchâssée de perles, au-dessus de sa tête l'un de ces vieux parapluies rapiécés qui semblent avoir été taillés dans la culotte d'Arlequin, enfin à son cou et sur son nez de monarque la loupe et la paire de lunettes qui avaient fait tant défaut au cousin Bénédicte et qui avaient été volées dans la poche de Bat, et on aura le portrait ressemblant de cette Majesté nègre, qui faisait trembler le pays dans un périmètre de cent milles.

Moini Loungga, par cela même qu'il occupait un trône, prétendait avoir une origine céleste, et ceux de ses sujets qui en auraient douté, il les eût envoyés s'en assurer dans l'autre monde. Il disait n'être astreint à aucun des besoins terrestres, étant d'essence divine. S'il mangeait, c'est qu'il le voulait bien ; s'il buvait, c'est que cela lui faisait plaisir. Il était impossible, d'ailleurs, de boire davantage. Ses ministres, ses fonctionnaires, d'incorruptibles ivrognes, eussent passé auprès de lui pour des gens sobres. C'était une Majesté alcoolisée au dernier chef et incensamment inbibée de bière forte, de pombé et surtout d'un certain trois-six, dont Alvez le fournissait à profusion.

Ce Moini Loungga comptait dans son harem des épouses de tout âge et de tout ordre. La plupart l'accompagnaient pendant cette visite au lakoni. Moina, la première en date, celle qu'on appelait la reine, était une mégère de quarante ans, de sang royal, comme ses collègues. Elle portait une sorte de tartan à vives couleurs, une jupe d'herbe, brodée de perles, des colliers partout où l'on peut en mettre, une chevelure étagée, qui faisait un énorme cadre à sa petite tête, enfin, un monstre. D'autres épouses, qui étaient ou les cousines ou les sœurs du roi, moins richement vêtues, mais plus jeunes, marchaient derrière elle, prêtes à remplir, sur un signe du maître, leur emploi de meubles humains. Ces malheureuses ne sont vraiment pas autre chose. Le roi veut-il s'asseoir, deux de ces femmes se courbent sur le sol et lui servent de sièges, pendant que ses pieds reposent sur d'autres corps de femmes, comme un tapis d'ébène !

A la suite de Moini Loungga venaient encore ses fonctionnaires, ses capitaines et ses magiciens. Ce que l'on remarquait tout d'abord, c'est qu'à ces sauvages, qui titubaient comme leur maître, il manquait une partie quelconque du corps, à l'un l'oreille, à l'autre un œil, à celui-ci le nez, à celui-là la main. Pas un n'était au complet. Cela tient à ce qu'on n'applique que deux sortes de châtiments à Kazonndé, la mutilation ou la mort, le tout au caprice du roi. Pour la moindre faute une amputation quelconque, et les plus punis sont ceux qu'on essorille, puisqu'ils ne peuvent plus porter d'anneaux aux oreilles !

Les capitaines des "kilolos," gouverneurs de districts, héréditaires ou nommés pour quatre ans, étaient coiffés de bonnets de peau de zèbre, et avaient pour tout uniforme des gilets rouges. Leur main brandissait de longues cannes de rotang, enduites à un bout de drogues magiques. Quant aux soldats, ils avaient pour armes offensives et défensives des arcs dont le bois, enroulé de la corde de recharge, était orné de franges, des couteaux affilés en langues de serpents, des lances larges et longues, des boucliers en bois de palmier, décorés d'arabesques. Pour ce qui est de l'uniforme proprement dit, il ne coûtait absolument rien au trésor de Sa Majesté.

Enfin, le cortège du roi comprenait en dernier lieu les magiciens de la cour et les instrumentistes.

Les sorciers, les "ngangas" sont les médecins du pays. Ces sauvages ajoutent une foi absolue aux services divinatoires, aux incantations, aux fétiches, figures d'argile tachetées de blanc et de rouge, représentant des animaux fantastiques ou des figures d'hommes et de femmes taillées en plein bois. Du reste, ces magiciens n'étaient pas moins mutilés que les autres courtisans, et sans doute le monarque les payait ainsi des cures qui ne réussissaient pas.

Les instrumentistes, hommes ou femmes, faisaient crier d'aigres crécelles, résonner de bruyants tambours, ou frémir sous des baguettes terminées par une boule en caoutchouc des "marimebas," sortes de tympanons formés de deux rangées de gourdes de dimensions variées, — le tout très-accablant pour quiconque ne possède pas une paire d'oreilles africaines.

Au-dessus de cette foule qui composait le cortège royal se balançaient quelques drapeaux et fanions, puis, au haut des piques, les quelques crânes blanchis des chefs rivaux que Moini Loungga avait vaincus.

Lorsque le roi eut quitté son palanquin, des acclamations éclatèrent de toutes parts. Les soldats des caravanes déchargèrent leurs vieux fusils, dont les molles détonations ne dominaient guère les vociférations de la foule. Les havildars, après s'être frottés leur noir museau d'une poudre de canibre qu'ils portaient dans un sac, se prosternèrent. Puis ALVEZ, S'AVANÇANT À SON TOUR, remit au roi une provision de tabac frais, — "l'herbe apaisante," comme on l'appelle dans le pays. Et il avait grand besoin d'être apaisé, Moini Loungga, car il était, on ne sait pourquoi, de fort méchante humeur.

En même temps qu'Alvez, Coimbra, Ibn Hamis et les traitants arabes ou métis vinrent faire leur cour au puissant souverain de Kazonndé. "Marhaba," disaient les Arabes, ce qui est le mot de bienvenue dans leur langue de l'Afrique centrale ; d'autres battaient des mains et se courbaient jusqu'au sol ; quelques-

uns se barbouillaient de vase et prodiguaient à cette hideuse Majesté des marques de la dernière servilité.

Moini Loungga regardait à peine tout ce monde et marchait en écartant les jambes, comme si le sol eût eu des mouvements des roulis et de tangage. Il se promena ainsi, ou plutôt il roula au milieu des lots d'esclaves, et si les traitants avaient à craindre qu'il n'eût fantaisie de s'adjuger quelques-uns des prisonniers, ceux-ci ne redoutaient pas moins de tomber au pouvoir d'une pareille brute.

Negoro n'avait pas un instant quitté Alvez, et, en sa compagnie, il présentait ses hommages au roi. Tous deux causaient en langage indigène, si toutefois ce mot "causer" peut se dire d'une conversation à laquelle Moini Loungga ne prenait part que par des monosyllabes, qui trouvaient à peine passage entre ses lèvres avinées. Et encore ne demandait-il à son ami Alvez que de renouveler sa provision d'eau-de-vie, que d'importantes libations venaient d'épuiser.

— Le roi Loungga est le bienvenu au marché de Kazonndé ! disait le traitant.

— J'ai soif, répondait le monarque.

— Il aura sa part dans les affaires du grand lakoni, ajoutait Alvez.

— A boire, répliquait Moini Loungga.

— Mon ami Negoro est heureux de revoir le roi de Kazonndé après une si longue absence.

— A boire ! répétait l'ivrogne, dont toute la personne dégagéait une révoltante odeur d'alcool.

— Eh bien, du pombé, de l'hydromel ! s'écria Antonio-José Alvez, en homme qui savait bien où Moini Loungga voulait en venir.

— Non !... non !... répondit le roi... L'eau-de-vie de mon ami Alvez, et je lui donnerai pour chaque goutte de son eau de feu...

— Une goutte de sang d'un blanc ! s'écria Negoro, après avoir fait à Alvez un signe que celui-ci comprit et approuva.

— Un blanc ! mettre un blanc à mort ! répliqua Moini Loungga, dont les féroces instincts se réveillèrent à la proposition du Portugais.

— Un agent d'Alvez a été tué par ce blanc, reprit Negoro.

— Off... mon agent Harris, répondit le traitant, et il faut que sa mort soit vengée !

— Qu'on envoie ce blanc au roi Massongo, dans le Haut-Zaire, chez les Assouas ! Ils le couperont en morceaux, et ils le mangeront vivant ! Eux n'ont pas oublié le goût de la chair humaine ! s'écria Moini Loungga.

C'était, en effet, le roi d'une tribu d'anthropophages, ce Massongo, et il n'est que trop vrai que, dans certaines provinces de l'Afrique centrale, le cannibalisme est encore ouvertement pratiqué. Livingstone l'avoue dans ses notes de voyage. Sur les bords du Loualaba, les Man-yemas mangent non-seulement les hommes tués dans les guerres, mais ils achètent des esclaves pour les dévorer, disant "que la chair humaine est légèrement salée et n'exige que peu d'assaisonnement !" Ces cannibales, Cameron les a retrouvés chez Moéné Bougga, où l'on ne se repaît des cadavres qu'après les avoir fait macérer pendant plusieurs jours dans une eau courante. Stanley a également rencontré chez les habitants de l'Oukousou ces coutumes d'anthropophagie, évidemment très répandues parmi les tribus du centre.

Mais, si cruel que fût le genre de mort proposé par le roi pour Dick Sand, il ne pouvait convenir à Negoro, qui ne se souciait pas de se déposséder de sa victime.

— C'est ici, dit-il, que le blanc a tué notre camarade Harris.

— C'est ici qu'il doit mourir ! ajouta Alvez.

— Où tu voudras, Alvez, répondit Moini Loungga. Mais goutte d'eau de feu pour goutte de sang !

— Oui, répondit le traitant, de l'eau de feu, et tu verras aujourd'hui qu'elle mérite bien ce nom ! Nous la ferons flamber, cette eau ! José Antonio Alvez offrira un punch au roi Moini Loungga !...

L'ivrogne frappa dans les mains de son ami Alvez. Il ne se tenait pas de joie. Ses femmes, ses courtisans partageaient son délire. Ils n'avaient jamais vu flamber l'eau-de-vie, et, sans doute, ils comptaient la boire toute flamboyante. Puis, avec la soif de l'alcool, la soif du sang, si impérieuse chez ses sauvages, serait satisfaite aussi.

Pauvre Dick Sand ! quel horrible supplice l'attendait ! Quand on pense aux effets terribles ou grotesques que l'enivrement produit dans les pays civilisés, on comprend jusqu'où elle peut pousser des êtres barbares.

On croira volontiers que la pensée de torturer un blanc ne pouvait déplaire ni à aucun des indigènes, ni à Antonio-José Alvez, nègre comme eux, ni à Coimbra, métis de sang noir, ni à Negoro enfin, animé d'une haine farouche contre les gens de sa couleur.

Le soir était venu, un soir sans crépuscule, qui allait faire presque immédiatement succéder le jour à la nuit, heure propice au flambement de l'alcool.

C'était une triomphante idée, vraiment, qu'avait eue Alvez d'offrir un punch à cette Majesté nègre, et de lui faire aimer l'eau-de-vie sous une forme nouvelle. Moini Loungga commençait à trouver que l'eau de feu ne justifiait pas suffisamment son nom. Peut-être, flamboyante et brûlante, chatouillerait-elle plus agréablement les papilles insensibilisées de sa langue !

Le programme de la soirée comprenait donc un punch d'abord, un supplice ensuite.

Dick Sand, étroitement enfermé dans son obscur pris, n'en devait sortir que pour aller à la mort. Les autres esclaves, vendus ou non, avaient été réintégrés dans les baracons. Il ne restait plus sur la tchitoka que les traitants, les

havildars, les soldats prêts à prendre leur part du punch, si le roi et sa cour leur en laissaient.

José Antonio Alvez, conseillé par Negoro, fit bien les choses. On apporta une vaste bassine de cuivre pouvant contenir au moins deux cents pintes, et qui fut placée au milieu de la grande place. Des barils renfermant un alcool de qualité inférieure, mais très rectifié, furent versés dans la bassine. On n'épargna ni la cannelle, ni les piments, ni aucun des ingrédients qui pouvaient encore relever ce punch de sauvages !

Tous avaient fait cercle autour du roi. Moini Loungga s'avança en titubant vers la bassine. On eût dit que cette cuve d'eau-de-vie le fascinait et qu'il allait s'y précipiter.

Alvez le retint généreusement, et lui mit dans la main une mèche allumée.

— Feu ! cria-t-il avec une sournoise grimace de satisfaction.

— Feu ! répondit Moini Loungga, en fouettant le liquide du bout de la mèche.

Quelle flambée et quel effet, lorsque les flammes bleuâtres voltigèrent à la surface de la bassine ! Alvez, sans doute pour rendre cet alcool plus âcre encore, l'avait mélangé de quelques poignées de sel marin. Les faces des assistants revêtirent alors cette lividité spectrale que l'imagination prête aux fantômes. Ces nègres, ivres d'avance, se mirent à crier, à gesticuler et, se prenant par la main, formèrent une immense ronde autour du roi.

Alvez, muni d'une énorme louche de métal, remuait le liquide, qui jetait de larges éclats blafards sur ces singes en délire.

Moini Loungga s'avança. Il saisit la louche des mains du traitant, la plongea dans la bassine, puis, la retirant pleine de punch en flammes, il l'approcha de ses lèvres.

Quel cri poussa alors le roi de Kazonndé !

Un fait de combustion spontanée venait de se produire. LE ROI AVAIT PRIS FEU COMME UNE BONNE DE PÉTROLE. Ce feu développait peu de chaleur, mais il n'en dévorait pas moins.

A ce spectacle, la danse des indigènes s'était subitement arrêtée.

Un ministre de Moini Loungga se précipita sur son souverain pour l'éteindre ; mais, non moins alcoolisé que son maître, il prit feu à son tour.

A ce compte, la cour de Moini Loungga était en péril de brûler tout entière !

Alvez et Negoro ne savaient comment porter secours à Sa Majesté. Les femmes, épouvantées, avaient pris la fuite. Quand à Coimbra, il détalait rapidement, connaissant bien sa nature inflammable.

Le roi et le ministre, qui étaient tombés sur le sol, se tordaient en proie à d'affreuses souffrances.

Dans les corps si profondément alcoolisés, la combustion ne produit qu'une flamme légère et bleuâtre que l'eau ne saurait éteindre. Même étouffée à l'extérieur, elle continuerait encore à brûler intérieurement. Quand les liqueurs ont pénétré tous les tissus, il n'existe aucun moyen d'arrêter la combustion.

Quelques instants après, Moini Loungga et son fonctionnaire avaient succombé, mais ils brûlaient encore. Bientôt, à la place où ils étaient tombés, on ne trouvait plus que quelques charbons légers, ou un ou deux morceaux de colonne vertébrale, des doigts, des orteils que le feu ne consume pas dans les cas de combustion spontanée, mais qu'il recouvre d'une suie infecte et pénétrante.

C'était tout ce qu'il restait du roi de Kazonndé et de son ministre.

(La suite au prochain numéro.)

La reine Victoria a pour 15 millions de dollars valant de vaisselle d'or dont elle fait usage seulement pour recevoir les membres des familles royales de l'Europe.

### MÈRES ! MÈRES !! MÈRES !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchite, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

Vendu partout à 25 cents la boîte.

### CORRESPONDANCE DE ROME

Pendant quelques jours encore, on ne s'occupera, ici, que d'organiser des souscriptions publiques et des représentations extraordinaires, en faveur des malheureuses victimes du tremblement de terre de Casamicciola.

Sans parti pris de méchanceté, mais seulement pour rester dans la vérité, je dois constater que les souscriptions publiques produisent bien peu en Italie. Les belles promesses, les protestations philanthropiques, pleuvent littéralement ; mais quand vient le moment de s'exécuter, c'est autre chose ! Il n'y a pas ici, comme en France, comme en Angleterre et dans d'autres pays, de ces irrésistibles élans de charité ; les Italiens n'ont pas mauvais cœur, mais il y a vraiment trop loin, chez eux, entre le cœur et la bourse !

Le roi lui-même, qui devrait montrer l'exemple, témoigne peu d'empressement à donner. Son père était plus grand seigneur ! Il est vrai aussi qu'il a laissé 26 millions de dettes. S. M. Humbert vient d'envoyer dix mille francs ; mais s'il a un peu forcé la note, c'est pour ne pas être trop au-dessous de Léon XIII qui, bien que sans liste civile, donnera davantage. En effet, presque chaque jour, les journaux enregistrent les aumônes de milliers de francs faites par le Pape, non-seulement aux pauvres de Rome, mais encore à ceux des provinces. Et cependant, la situation du denier de Saint-Pierre n'est pas brillante.

\* \*

Voici quelques chiffres à propos du désastre de Casamicciola.

Les cadavres retirés jusqu'au 20 mars étaient 119 : 24 hommes, 41 femmes, 30 garçons et 24 jeunes filles. 449 maisons composées de 1,479 chambres se sont écroulées ou sont devenues inhabitables. Ces maisons, généralement assez petites, étaient habitées par 2,200 personnes. On dresse des tentes, on construit des baraques pour donner un abri à tous ces malheureux : le théâtre a été transformé en hôpital. On ne construira pas moins de 200 baraques ; chacune d'elles se composera de trois ou quatre logements.

\* \*

Vous savez que le cuirassé *Duilio* a coûté 22 millions, et qu'il est destiné, avec ses trois confrères, l'*Italia*, le *Lepanto* et le *Dandoto*, à défendre nos côtes ; mais que pourront faire ces monstres marins dans l'Adriatique, où aucun des ports n'est capable de les recevoir. Le *Duilio* seul navigue jusqu'à présent, et on s'accorde à dire que ses qualités nautiques sont satisfaisantes, mais on émet des doutes sur l'efficacité de son artillerie (des canons de 100 tonnes), et surtout sur la solidité du pont, dont la résistance n'avait pas été calculée pour une telle pression. Des expériences de tir ont été faites récemment, et les résultats, si je suis bien informé, sont loin d'être satisfaisants.

En tout cas, l'expérience aura coûté cher : cent vingt millions pour quatre monstres marins d'une utilité discutable et ardemment contestée.

Les Italiens devraient se préoccuper surtout de leur marine marchande, s'ils veulent en empêcher l'entière décadence. En veut-on la preuve ? Il y avait, en 1869, 600 bâtiments de commerce, dont le jaugeage s'élevait à 100,000 tonneaux ; en 1878, le jaugeage total des bâtiments construits sur les chantiers italiens était descendu à 28,000 tonneaux et à 21,000 en 1879.

Personne ne songeant à attaquer l'Italie, mais mieux vaudrait pour elle laisser tous les *Lepanto*, *Dandoto*, *Italia* et *Duilio* tranquilles, et consacrer les millions disponibles au relèvement de la marine de commerce qui se meurt.

Dans une famille canadienne de Rhodéville (Conn.), il y a quatre enfants très bien faits, mais dont les yeux sont roses et les cheveux blancs. Ce sont des types d'Albinos.



Dick Sand, étroitement enchaîné, fut déposé au fond d'un baracon



Ce roi avait cinquante ans



Puis, Alvez, s'avançant à son tour



Le roi avait pris feu comme une bonbonne de pétrole

GRAVURES DU FEUILLETON

LE PLAN DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Le document que nous allons livrer à la curiosité de nos lecteurs est d'une valeur historique très-grande, par la raison qu'il projette une vive lumière sur le concept initial des sociétés secrètes, en même temps qu'il révèle, entre ce concept et plusieurs grands faits contemporains, des affinités singulières.

A l'époque où ce document vit le jour, il n'était pas encore question de Franc-Maçonnerie; la chose existait déjà, mais elle s'appelait la Haute Vente.

La phraséologie maçonnique est de nos jours bien inférieure au franc-parler de la Haute-Vente. Peut-être est-ce de là qu'est venu le nom de franc-maçon.

Toujours est-il, qu'en comparaison de leurs devanciers, nos maçons d'aujourd'hui ne sont plus, sous le rapport des énonciations de principes que des démolisseurs cauteleux et dégénérés.

Cela est, nous reproduisons le document en question; il a pour titre: Instructions secrètes de la "Vente suprême" aux carbonari d'Italie:

"Notre but final est celui de Voltaire et de la révolution française: l'anéantissement à tout jamais du catholicisme, et même de l'idée chrétienne, qui, restée debout sur les ruines de Rome, en serait la perpétuation plus tard.

"Ce que nous ambitionnons, ce n'est plus la révolution dans une contrée ou dans une autre; cela s'obtient toujours, quand on le veut bien; pour tuer sûrement le vieux monde, nous avons cru qu'il fallait étouffer le germe catholique et chrétien.

"Le rêve des sociétés secrètes s'accomplira par la plus simple des raisons: c'est qu'il est basé sur les passions de l'homme...

"Ne nous décourageons donc ni par un échec ni par un revers...

"Préparons nos armes dans le silence des ventes; dressons toutes nos batteries, flattons toutes les passions, les plus mauvaises comme les plus généreuses...

"Ayez l'œil toujours ouvert sur ce qui se passe à Rome. Dépopularisez la pré-traille par toutes sortes de moyens."

Voici maintenant le plan d'attaque:

"Nous sommes trop en progrès pour nous contenter du meurtre. A quoi sert un homme tué?"

"N'individualisons pas le crime. Afin de le grandir jusqu'aux proportions du patriotisme et de la haine contre l'Eglise, nous devons le généraliser.

"Le christianisme n'a pas plus peur d'un stylet bien acéré que les monarchies; mais ces deux bases de l'ordre social peuvent rouler sous la corruption. Ne nous lassons donc jamais de corrompre.

"Il est décidé dans nos conseils que nous ne voulons plus de chrétiens. Donc popularisons le vice dans les multitudes. Qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent; faites des cœurs vicieux, et vous n'aurez plus de catholiques...

"C'est la corruption en grand que nous avons entreprise, la corruption du peuple par le clergé, et du clergé par nous, la corruption qui doit conduire l'Eglise au tombeau."

"Cette corruption en grand doit atteindre tous les états, tous les âges, tous les sexes: les enfants dans les pensionnats, les jeunes gens dans les écoles publiques, les hommes, qu'on isole de la famille et qu'on nourrit dans les cafés et les cercles de lecture antichrétienne; et les personnes qui, suivant l'expression des sectaires eux-mêmes, sont le cœur de l'Eglise, le clergé, les religieux, les prélats eux-mêmes."

Ce qui frappe dans la lecture de ce document instructif c'est d'abord la caruie des énonciations de principes; en second lieu, c'est la persistance de l'idée maçonnique à travers les différentes transformations que la marche ascendante de la civilisation chrétienne a naturellement imposées à ses procédés.

Au temps de la Haute-Vente, il s'agissait déjà de précipiter "au tombeau"

on dit aujourd'hui "dans la fosse"—le "cadavre du catholicisme."

A l'heure où nous sommes, l'effort n'a pas dévié d'une ligne, et si nos maçons n'osent plus, comme leurs mâles ancêtres, déclarer ouvertement qu'ils auront recours à la corruption pour en arriver à leurs fins, n'est-il pas vrai d'ailleurs qu'ils agissent dans ce sens avec une ardeur sans pareille?

La corruption, dit le document que nous venons de citer, "la corruption en grand doit atteindre tous les états, tous les âges, tous les sexes"; elle doit atteindre "les enfants dans les pensionnats, les jeunes gens dans les écoles publiques."

Eh bien, n'est-ce pas là le programme dont la réalisation est sous nos yeux? A quoi le libéralisme vise-t-il en Belgique, sinon à s'emparer de l'enfance et de la jeunesse depuis quinze ans?

Nulle part on n'avoue qu'il s'agit de corrompre l'enfance et la jeunesse, mais partout on emploie le plus sûr, le seul infaillible moyen d'y parvenir, en supprimant Dieu, source de toute morale, de toute vertu, de toute pureté et de toute dignité!

Plus que jamais cela se décide "dans le silence des ventes"—pardon! des Loges.—Mais plus que jamais aussi cela s'exécute au grand jour, en sorte qu'on peut dire que si la France maçonnique a perdu son ancienne franchise de parole, dans ses actes, par contre, elle a gagné en audace cynique.

A tout prendre, elle nous paraît être mieux que jamais dans son rôle.

On écrit de Rome en date du 22 mars:

A mesure que se compliquent les événements dont l'Orient est le théâtre, on voit se multiplier aussi les témoignages de la sollicitude du Saint-Père pour les intérêts religieux de cette partie du monde, jadis glorieux héritage de l'Eglise de Jésus-Christ. Un immense enthousiasme a été suscité naguère par l'Encyclique pontificale sur la rénovation du culte des saints apôtres des Slaves, et par l'élévation de l'ancien patriarche de Cilicie, Mgr Hassoun, à la dignité cardinale. On y a appris aussi avec la plus vive satisfaction, que le Saint-Père venait de confier au cardinal Hassoun la fondation d'un grand séminaire arménien à Rome.

D'autre part, des nouvelles de Constantinople annoncent la fin prochaine et totale du schisme arménien, par la conversion du dernier groupe de dissidents qui se trouvaient encore dans le patriarcat de Cilicie.

A ce propos, l'Observatore Romano vient de publier de consolants détails sur la récente et très sincère conversion des moines dissidents de Beitcasbo, au Mont Liban.

Dans ce même patriarcat de Cilicie, en Arménie, le Saint-Siège a institué de nouvelles missions, il les a confiées aux zèles des Pères de la Compagnie de Jésus, qui, soit dit en paranthèse, jouissent de plus de liberté sous le gouvernement du Grand Turc que sous le régime imposé à la nation très chrétienne et imité dans plusieurs pays civilisés.

Agence mercantile.—Reçues en consignation par la maison Dupuis Frères, 605, rue Ste-Catherine, 25 pièces de prélatrs anglais de différentes largeurs. Ordre de vendre immédiatement sans égard aux prix!!! On trouvera aussi au même établissement: Prélatrs canadiens, Tapis, Tapis tapestry, Tapis de fil et autres dans une grande variété et dans tous les prix.

Les Prélatrs canadiens, venant directement de la manufacture, sont offerts au prix du gros, c'est-à-dire à cinq et dix cents par verges de moins que partout ailleurs. Les tapis sont aussi importés directement par la maison elle-même, et défient toute compétition quand à la qualité, la variété de patrons et la modicité des prix.

Avis à ceux qui veulent acheter du beau à bon marché.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centins.

DÉCES

A Repentigny, le 4 courant, dame Charlotte Eno dit Deschamps, épouse de M. Louis Payette, rendait son âme à Dieu à l'âge de 83 ans, 5 mois et 4 jours. Elle laisse pour déplorer sa perte un époux et dix enfants, dont l'un est le Révé M. A. Payette, curé de St-Paul Minnesota.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département aux "Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

ONT DEVINE:

- Mlle M. G., Berthier (en haut): Tous, excepté 175.
Mlles Eugénie et Emma Cinq-Mars, Montréal: Nos. 174, 178, 179, 185, 188, 189.
Dame O. C., Montréal: Nos. 170, 174, 175, 178, 179, 180, 182, 184, 188, 189.
Dame Dr J. T., Ste-Geneviève de Batiscan: Nos. 170, 171, 172, 174, 176, 178, 179, 182, 185, 188, 189.
Mlle R. A. C., Montréal: Nos 174, 178, 179.
Mlle Alida Palardy, St-Hugues: Nos. 172, 173, 174, 178, 179, 185, 188, 189.
Mlle Eva Ranger, Saint-Polycarpe: Nos. 174, 175, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 189.
Mlle Augusta M., Trois-Rivières: Nos. 174, 178, 183, 185, 189.
Mlle H. E. Dubé, St-Martin: Nos. 174, 175, 176, 178, 180, 186, 189.
Mlle Emelie Létourneau, St-Joseph (Beauce): Nos. 170, 172, 173, 174, 175, 178, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 188.
Mlle Maria E. E. Fortier, Ste-Scholastique: Nos. 174, 178, 180, 183, 189.
Mlle C. Morrissette, Trois-Rivières: Nos. 174, 178, 183, 185, 189.
Mlles Honorine Généreux et Adila Joncas, Matane: Nos. 171, 172, 174, 175, 178, 179, 180, 182, 183, 188, 189.
Mlle Joséphine Mailhot, St-Jean (Des.): Nos. 174, 177, 178, 180, 185, 189. Prière de nous envoyer la solution de votre charade.
Mlle L. Dolbec, Québec: Tous, excepté 176, 177, 187.
Mlle Caroline Drouin, St-Joseph: Nos. 171, 172, 174, 175, 176, 178, 180, 182, 185, 189.
Mlle Emma Domingue, Arthabaskaville: Nos. 171, 174, 178, 183, 189.
Mlle Corinne Langlois, Ste-Scholastique: Nos. 170, 174, 175, 178, 179, 180, 189.
Mlle Alice Amanda Fortier, Ste-Scholastique: Nos. 170, 174, 175, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 189.
Mlle Delvina Casault, Ottawa: Nos. 172, 174, 178, 182, 185, 186.
Mlle A. L., Ste-Scholastique: Nos. 174, 183.
J. A. L., Berthier (en haut): Tous, excepté 173, 175, 186.
V. P., Isle Dupas: Tous, excepté 155 et 187.
Is. Enoch Lepage, Québec: Tous, excepté 173, 177, 179, 187.
B. E. P., Berthier (en haut): Tous, excepté 173, 175.
Ach. Fortier, Ste-Scholastique: Nos. 170, 174, 175, 178, 179, 180, 182, 183, 189.
M. A. L. A., Berthier (en haut): Tous, excepté 183 et 175.
L. A. Dusablon, Trois-Rivières: Nos. 174, 178, 182, 185, 189.
Alf. Guévremont, Sorel: Tous, excepté 173, 176, 177, 187.
Ph. Lepage, R. mouski: Nos. 174, 178, 183.
Henri Frenette, Ste-Anne de la Pérade: Nos. 174, 178, 179.
L. Terrien, Beauport: Nos. 171, 172, 174, 178, 179, 185, 189.
A. F., Ottawa: Tous, excepté 173, 176, 177, 183.
Alph. Aubut, Ste. Flavie: Nos. 171, 172, 174, 178, 182, 189.
L. N. Dufresne, Québec: Nos. 170, 171, 172, 174, 175, 188, 189.
Adélard Tanguay et Alphonse Pouliot, Saint-Gervais: Nos. 170, 172, 174, 175, 178, 179, 180, 181, 185, 189.
J. C. Dupuy, Sherbrooke: Nos. 178, 189.
T. Pellerin, Montréal: No. 174.

—L'homme qui cherche en dehors de sa conscience et du devoir la règle de sa conduite et le contentement, s'expose à de cruels désappointements. On arrive difficilement à se convaincre qu'il faut agir par devoir.

—L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

MES DAMES.—Voulez-vous un beau chapeau? vous plait-il d'avoir de magnifiques plumes, fleurs, rubans, dentelle? Enfin désirez vous être coiffée à la mode? Ne manquez pas de vous rendre chez Gravel et Thibault, là vous trouverez tous ce dont vous aurez besoin. Rappelez-vous que la coiffure est le complément de la toilette d'une Dame, et qu'elle n'est réellement bien coiffée qu'autant que son chapeau à cette tournure, cette forme, cette élégance que savent si bien leur donner les modistes de chez Gravel et Thibault.

N. B. Mlle Duclos, chargée de la direction du département, aidée de Mlle Dutil et de plusieurs autres modistes, recevront avec politesse et empressement les Dames qui voudront bien leur confier leur chapeau.

Il nous fait plaisir aussi d'attirer l'attention des Messieurs sur nos Tweeds dont les qualités et les prix défient toute concurrence. GRAVEL ET THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine.

Conseil.—Beaucoup de personnes, dont l'estomac délicat ne peut supporter l'acreté des choux, seront heureuses de connaître un moyen d'adoucir le goût de ces légumes et de les rendre supportables pour les estomacs les plus rétifs.

Ce moyen, bien simple, consiste à mettre avec les choux, pendant tout le temps de leur cuisson, un gros morceau de mie de pain enveloppé dans un morceau de linge. La cuisson terminée, on enlève la mie de pain, qui a absorbé toute l'acreté et le mauvais goût des choux, ainsi qu'il est aisé de le voir par l'odeur fétide qui s'en dégage.

Cela fait, on assaisonne les choux, qui sont devenus agréables au goût et à l'odorat.

On emploie un procédé à peu près inentique pour enlever tout inconvénient aux graisses ou aux beurres fondus rancis.

Il suffit de les mettre sur le feu et de leur faire prendre un bouillon en y mettant un morceau de pain rôti.

Le pain enlève et conserve toute rancidité, et la graisse ou le beurre reprennent leur valeur première.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

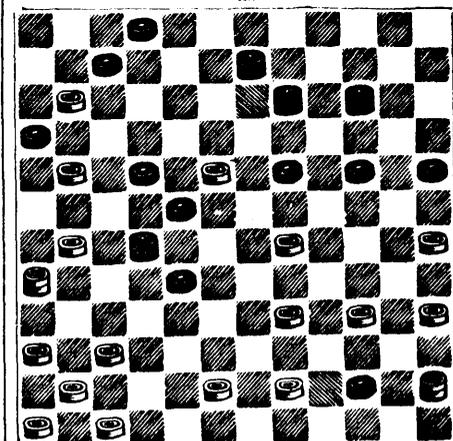
Solutions justes du problème 261

Montréal: MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J. O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon. Québec: MM. N. Langlois J. Lemieux.

Dans notre dernier problème, il faut un Pion noir sur la case 51 et non une Dame.

PROBLÈME No. 262

Composé par M. P. D. LÉTOURNEAU, North Brookfield, Mass.



Les Blancs jouent et gagnent

Solutions justes du problème 261

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows list numbers 65-52 and their corresponding counts.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer ses annonces dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens éta blissements de Montréal. Y compris chambre obscure, lentilles et tout l'appareil nécessaire avec 10,000 négatives, aménagement, échantillons de cadres, boîtes, etc. Situé dans le centre des affaires, dans l'un des meilleurs endroits de la ville. Conditions très modérées. S'adresser à BURLAND LITHOGRAPHIC CO.

50 CHROMOS en caractères neufs, 10 cts. par la maille 40 agents. Echantillons, 10 cts. U. S. CARD CO., Northford.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 8 avril 1881.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Farine de blé, Farine d'avoine, etc.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Blé par minot, Pois, Orge, etc.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Beurre frais, Beurre salé, Fromage.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Dindes, Oies, Canards, Poules.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Pommes, Patates, Fèves, Oignons.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Canards sauvages, Pigeons, Perdrix.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Bœuf, Lard, Mouton, Agneau.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Sucre, Sirop, Miel, Beurre.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Bœuf, Vaches, Veaux.

Table with 3 columns: Item, \$ c., \$ c. Items include Foin, Paille.

CANADA. Cour Supérieure

Montréal, le 9e jour de mars mil huit cent quatre-vingt un. Qu'il soit conu que par sa requête, en date du 9 de mars courant...

POUR VOS HARDES FAITES

Ne perdez pas votre temps, venez nous voir, vous pourrez choisir sur 5,000 paires de PANTALON, sur 3,000 HABILLEMENTS.

Table with 4 columns: Item, \$1.00, \$1.25, \$1.50. Items include PANTALONS de travail, PANTALONS d'office, etc.

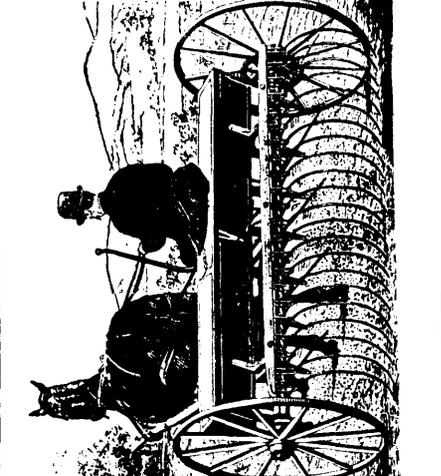
Nos hardes faites sont taillées et confectionnées dans notre établissement. La coupe ne laisse rien à désirer.

N'oubliez pas la vente à bon marché de nos chemises de couleur regatta à moitié prix : 25c, 50c, 55c, 60c, 65c, 68c, 70c, 75c, 80c, 85c, \$1.00

I. A. BEAUVAIS, 186 & 188, RUE SAINT-JOSEPH. MONTREAL

ACCESSOIRE AMELIOREE DE MANN

ajouté aux Rateaux à cheval pour semer à la volée les grains et les fertilisants



garantie de semer toutes sortes de graines ou de fertilisants, en quelque quantité requise. Peut être ajouté à n'importe quel Rateau...

No. 81, RUE MCGILL, MONTREAL.

CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 23 DEC. 1880.

Table with 4 columns: Item, MIXTE, MALLE, EXPRESS. Items include Départ de Hochelaga pour Ottawa, etc.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Bureaux Général, 13, Place-d'Armes BUREAUX DES BILLETS: 12 PLACE D'ARMES, 202 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

LA POUDRE ALLEMANDE

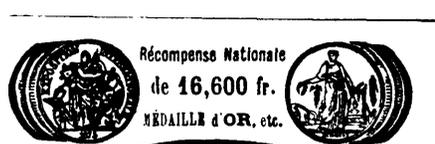
SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Mercier Beausoleil & Martineau AVOCATS, No. 55, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HON. H. MERCIER, ex-Solliciteur-Général, député de St-Hyacinthe. CLEOPHAS BEAUSOLEIL, autrefois syndic officiel. — PAUL G. MARTINEAU, B.C.L.



QUINA-LAROCHE ELIXIR VINEUX

Apéritif. Fortifiant, Fébrifuge. recommandé contre les AFFECTIONS D'ESTOMAC, ANÉMIE, MANQUE DE FORCES, SUITES DE COUCHES, LANGUEUR, FIÈVRES INVÉTÉRÉES, etc.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves bourgeois par le Conseil d'Agriculture. — COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

Advertisement for Poudre à Pâte VICTORIA. Includes logo with a woman's face and text: 'La seule Certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDWARDS, Analyste.'

NOUVEAU PROCÉDE

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

AVIS! The Scientific Canadian

AND PATENT OFFICE RECORD. Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relatifs aux Sciences et aux diverses branches de Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces (Littérature du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITED)

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de M.M. GÉO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent être passés pour les annonces de NEW-YORK.